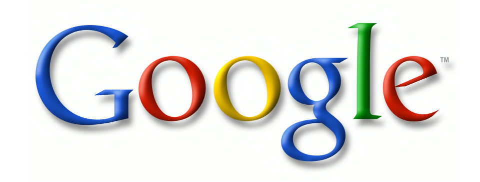

Google







PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

HEURES
DE PRISON

PAR

MADAME LAFARGE
(NÉE MARIE CAPELLE)

I

PARIS
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE
—
1854

En livrant à la publicité l'ouvrage qu'on va lire, j'acquitte un legs : je remplis un devoir.

Marie Capelle était ma petite-nièce, mon frère était son aïeul... Frappée par un arrêt terrible, elle venait le subir dans la ville que j'habitais.

Orpheline de père et de mère, dépossé-

dée de tout, séquestrée à de longues distances de ses rapports les plus intimes de famille et d'amitié, elle tombait subitement d'une position élevée de la vie dans la solitude affreuse d'une prison où elle devait attendre la mort. Je restais seul pour consoler, pour soutenir cette immense douleur.

C'était une mission sainte à laquelle la Providence m'appelait... Je l'acceptai.

La prisonnière, qui jusque-là m'était personnellement inconnue, arriva à Montpellier le 11 novembre 1841. Prévenu presque au même instant, j'accourus à elle. Dès ce moment, je ne vis plus une nièce: je sentis que j'avais une seconde fille, et mes enfants l'adoptèrent comme une sœur.

Le gouvernement ne savait pas qu'elle avait ici des parents. Il fallut demander des instructions pour régler les conditions de nos visites, et quinze jours s'écoulèrent avant que ces conditions fussent connues. Elles étaient sévères. L'infortunée ne pouvait nous voir qu'une fois par semaine, une heure seulement, et en présence d'une religieuse de la maison. Nous en souffrions tous. Elle en souffrait plus que nous : l'isolement, dans une étroite cellule, la désespérait, et la présence inquiète et soupçonneuse de ceux-là seuls qui pouvaient l'approcher lui était plus insupportable que son isolement.

Bientôt la fièvre, une fièvre intense, se déclara, et l'état de la malade devint alarmant. L'autorité se montra compatissante. Le préfet ne fut pas moins humain que le

directeur. Les soins de la famille furent reconnus nécessaires, et tous les jours, à toute heure, la porte de la prison s'ouvrit pour nous.

Ce fut alors que ma fille, la seule fille que Dieu m'avait laissée, résolut, sans nous le dire, de ne plus se séparer de sa cousine, et de partager sa captivité. Jeunesse, liberté, amitié de l'enfance, joies pures de la vie, projets d'avenir, elle abdiqua tout... et ce ne fut pas chez elle un vertige de l'imagination, un éblouissement du cœur. J'ai du bonheur à le dire, onze années consécutives l'ont trouvée fidèle (autant que l'autorité l'a permis) à ce pieux dévouement, dont elle ne comprenait pas qu'on pût s'étonner.

Je ne dis pas cela pour honorer ma fille.

Dieu connaît ma pensée; c'est lui qui l'inspire, et il sait où elle va.

Qu'on me permette maintenant de ne plus dire un mot, ni de ma fille, ni de sa mère, ni d'aucun de nous. Hors de la charité, c'est sottise et orgueil que de parler de soi.

Les *Heures de prison* sont la reproduction fidèle de toutes les souffrances, de toutes les douloureuses péripéties dont nous avons été les témoins. La prisonnière s'y montre telle qu'elle était, avec ses luttes et ses défaillances, avec sa résignation et sa foi, et ce que sa modestie a voulu taire, il ne m'appartient pas de le publier.

Constamment malade et presque tou-

jours alitée, elle ne pouvait se livrer que de loin en loin à un travail sérieux. Sa correspondance, la méditation et l'étude, remplissaient une grande partie de son temps. Les *Heures de prison* étaient l'œuvre de ses larmes ; œuvre inachevée que son état de souffrance la força d'interrompre vers la fin de 1847, et qu'elle se proposait de compléter par des articles de littérature et d'histoire, dont elle avait rassemblé les matériaux.

Elle devait y consacrer un long chapitre aux nobles amis dont les sympathies l'avaient entourée depuis son arrivée à Montpellier. C'était là, disait-elle, que son cœur se serait épanoui tout entier. M. de Villars et M. Dosquet, qui s'étaient succédé comme directeurs de la prison, y auraient trouvé un profond souvenir, car elle parlait tou-

jours avec effusion des marques d'intérêt qu'elle en avait reçues, et qu'ils avaient su si bien concilier avec leurs devoirs. M. Chappus, leur prédécesseur, qui, dans les premiers temps, lui avait paru trop sévère, mais qui, plus tard, l'avait comblée de bontés, aurait eu sa page de reconnaissance, et presque de réparation, de la part d'une femme dont le cœur s'exaltait au moindre bienfait.

Mais avec quelle tendre et filiale émotion elle aurait parlé du colonel Audoury, ami et frère d'armes de son père, qui l'avait tenue, enfant, sur ses genoux, et dont les ossements protégent les siens, comme si la tutelle de la vie dût être encore celle de la mort!!... Vénérable vieillard, il faudrait une autre plume que la mienne pour te louer dignement; je n'ai que mes yeux

pour te pleurer, et mon cœur pour te bénir (1)!

Dans les premiers mois de 1848, un dépérissement notable se manifesta dans la santé de la prisonnière. La fièvre ne la quittait plus : son médecin, si bon, si dévoué, fit part de ses craintes au préfet. Quatre professeurs de la Faculté de médecine furent chargés de visiter la malade, et de constater son état. Ils conclurent à la mise en liberté, comme seule chance de guérison.

Ce rapport resta sans résultat ; cependant le mal empirait rapidement. Après

(1) M. Audoury avait voulu conduire aux Bains la malheureuse fille de son ancien colonel. La mort les a frappés l'un et l'autre, à quelques jours d'intervalle, et la même terre sépulcrale réunit leurs cendres.

quinze à seize mois d'attente, une nouvelle expertise eut lieu : les conclusions furent les mêmes, et peut-être plus pressantes encore. Enfin, la translation de la prisonnière à la maison de santé de Saint-Remy fut ordonnée. Elle y arriva le 22 février 1851, accompagnée de ma fille.

. . . .

Il n'était plus temps. Les bons et nobles offices du directeur de la maison, M. de Chabran, les soins incessants du médecin, le concours charitable de l'aumônier et de la sœur hospitalière, la salubrité du climat, la beauté du lieu, tout fut impuissant : la maladie s'aggravait toujours.

Averti de l'imminence du danger, je me rendis en toute hâte à Paris. J'étais porteur d'une supplique de ma nièce pour le

Prince-Président. J'en fis une autre, que je signai. Je me plaçai sous le patronage d'un homme éminent, dont je souffre de taire le nom, et, trois jours après, une lettre m'apprit que ma nièce allait être libre...

Ma joie devait être plus courte que ma reconnaissance. Arrivé en trente-six heures à Saint-Remy, je pressai dans mes bras, non plus une femme, mais un squelette vivant, que la mort venait disputer à la liberté.

Le 1er juin 1852, l'infortunée posait son pied libre dans ma demeure... J'avais mes deux filles avec moi!... Le 7 septembre, l'une mourait aux eaux d'Ussat, et l'autre lui fermait les yeux!

L'humble cimetière d'Ornolac a reçu les restes de la morte... une croix renversée couvrira sa tombe!... Qu'on ne me demande plus rien.

. . . .

Veut-on savoir, cependant, si j'ai cru cette femme coupable?

Je réponds :

Retenue prisonnière, je lui avais donné pour compagne ma fille. Devenue libre, je lui aurais donné pour mari mon fils.

Ma conviction est là.

COLLARD.

Montpellier, le 17 juin 1853.

LIVRE PREMIER

HEURES
DE PRISON

I

Tulle, 24 octobre 1841.

Que va-t-il encore m'arriver?

Ce matin, en m'habillant, j'ai senti une larme de Clémentine tomber sur mon épaule. Je n'ai jamais vu ma fidèle *Clé* pleurer sur elle, et toujours je l'ai surprise

souffrir avant moi des douleurs qui me menaçaient.

Que va-t-il encore m'arriver?

Je n'avais pas eu le courage d'interroger Clémentine, quand M. Lachaud est entré dans ma chambre. Il m'a saluée tristement, s'est assis devant moi, et m'a regardée longtemps de ce regard profond de l'homme qui veut graver un souvenir suprême dans son cœur.

Ce regard m'a fait mal. Une inexprimable angoisse m'a saisie. J'aurais voulu parler, et je n'osais. J'étais impatiente d'apprendre ce que je tremblais de savoir. Je sentais que ma voix s'éteindrait dans mes sanglots... J'ai pris alors un bouquet

de roses sauvages que la fille de la concierge m'avait apporté le matin, et je l'ai lentement dépouillé, fleurs, feuilles, tiges...

M. Lachaud a compris ma pensée. Il a détourné la tête. Au même instant le gardien-chef est venu demander Clémentine; et j'ai entendu murmurer ces mots terribles : « Voiture cellulaire... »

Heureux les morts!

II

On ne me dit rien, et je n'ai la force de rien demander. On va, on vient, on cause

bas autour de moi. On comprend qu'il n'est plus possible de me tromper, et cependant chacun s'efforce de mettre un faux sourire sur ses lèvres...

Pauvres amis ! demain, s'il faut que je vous quitte, vous me pleurerez comme on pleure une morte, et puis...

III.

Clémentine est au désespoir. Elle me voit déjà seule, évanouie, sans secours, dans une de ces cages de fer du chariot cellulaire : cercueil ambulant, où la loi

jette ses morts, pour les envoyer perdre dans la tombe commune d'une prison.

La mort, qui ne m'a jamais effrayée, m'effraye cette fois... Si je succombe dans l'horrible trajet, il faudra donc qu'un homme inconnu, grossier, indiscret peut-être, prenne la place de l'homme de Dieu, et du saint entourage des mourants!... Ce sera la main d'un garde-chiourme qui se posera sur ma main pour y sentir les derniers battements de ma vie!... Ce sera son regard qui rencontrera mon dernier regard!... Ce sera son oreille qui recevra mon dernier cri au monde!... et le monde ne m'entendra pas!!!

Et si je survis, ô mon Dieu! dans quel abîme irai-je tomber?... Je n'ai plus de

patrie! je n'ai plus de foyer! Mon nom n'est plus un titre! Ma vie n'est plus un droit!... Pitié! mon Dieu, pitié! Laissez-moi mourir ici, parmi les miens...

IV

Mon tuteur est venu me voir avec le docteur Ventejol. Celui-ci est sorti sur-le-champ, emmené par M. Lachaud. Je crois qu'ils sont allés à la préfecture.

La figure sérieuse de M. Lacombe est plus sérieuse encore que de coutume. Pour se dispenser de parler, il a pris je ne sais

quel petit objet sur ma table dè travail, et il l'a examiné avec une attention fiévreuse.

— Gardez-le, lui ai-je dit en posant doucement ma main sur son bras; gardez-le, en souvenir de votre pauvre pupille. Vous êtes de mes amis, celui que Dieu m'a donné le plus tard. Promettez-moi d'être celui qui m'aimerez le plus longtemps.

— Ce n'est pas un reproche, au moins?

— Oh! non, c'est une prière, un adieu.

Il y a dans l'amitié que m'a si fidèlement vouée M. Lacombe une suite de particularités qui me la font bénir, à titre d'amitié providentielle.

M. Lacombe, notaire à Tulle, est un des hommes les plus estimés du pays. Il était, depuis de longues années, en relation d'affaires avec la famille Lafarge, et même en relation de politesse intime avec quelques-uns de ses membres. A l'époque de mon procès, son étude se trouvait ainsi un des centres de réunion de mes plus cruels adversaires. Il assista donc à toutes le péripéties du drame terrible qui se nouait à l'ombre contre moi, pour aller se dénouer, contre moi encore, au grand jour de la cour d'assises.

D'abord gagné à la cause de la calomnie et me croyant coupable, M. Lacombe usait de son influence pour m'aliéner l'opinion publique et l'intéresser aux espérances haineuses de mes ennemis. S'il ne cachait pas ses répulsions contre l'accusée,

il cachait encore moins ses sympathies pour la famille accusatrice.

Mais il arriva un jour où l'honnête homme se trouva de trop dans ces mystérieuses collusions de colères intéressées et de rancunes vénales; où l'homme de cœur s'indigna des tortures infligées à Emma Ponthier, la pieuse enfant qui osait me défendre de toute sa conscience et m'aimer de tous ses souvenirs; où l'homme de grand sens se révolta des cris d'une mère et d'une sœur, plus soucieuses d'escompter la mort que de la pleurer, plus jalouses d'*hériter* d'un crime que de sauver leur nom d'un déshonneur... Il arriva un jour où les pensées de M. Lacombe se troublèrent; où, voulant examiner, approfondir les faits, il fut conquis à la cause de mon

innocence, et, d'ami des oppresseurs, devint l'ami de l'opprimée.

Revenir d'une prévention secrète est chose difficile et rare; mais adjurer hautement une prévention hautement avouée, défendre ouvertement ce qu'on avait ouvertement attaqué, oser respecter le lendemain ce qu'on avait flétri la veille, c'est d'une conscience ferme, d'un esprit droit... c'est surtout d'un grand cœur.

O mon courageux ami, ô mon cher tuteur, je vais partir, pour ne plus vous revoir peut-être!... Gardez mon souvenir. Je vous le lègue comme le souvenir d'une bonne action.

V

M. Lachaud sort de chez le préfet. Je ne serai pas enfermée dans une voiture cellulaire. Le ministre a pris en considération le rapport des docteurs Ségéral et Ventejou, qui, n'ayant pas cessé de veiller un seul jour sur ma pauvre santé, n'ont pas hésité à certifier que ce mode de transfert pourrait me tuer.

Pendant mon procès, ce n'est qu'en me saignant chaque soir que ces savants amis m'ont pu faire supporter le long martyre des débats. Que serais-je devenue, malade, abandonnée, dans un de ces étroits cabanons où l'air et le jour manquent, où

le captif n'a, pour endormir ses douleurs, qu'un bruit de roues incessant et que d'incessantes ténèbres?

L'affectueuse sollicitude de mes bons docteurs ne m'a pas seulement rachetée des chances d'une mort terrible; elle m'a sauvée, à mon insu, du néant de la folie et de la fièvre du désespoir. La vie se plaît souvent à galvaniser des cadavres; peut-être se serait-elle acharnée à moi; mais ma pensée, mais mon cœur se seraient abîmés dans les larmes!... Chers amis! je veux sentir une dernière fois ma main pressée dans leurs mains. Je veux que leur présence résigne l'heure des adieux, comme elle a résigné ses sœurs, mes pauvres heures souffrantes et désolées... Chaque matin, ils ne m'entendront plus leur dire : « Au revoir. » Se souviendront-ils

du moins qu'en partant mon cœur leur a dit : « A toujours? »

VI

Je partirai demain soir, dans une chaise de poste, sous l'escorte de deux gendarmes. Clémentine m'accompagnera. Nous voyagerons nuit et jour, et, s'il faut nous reposer quelques instants, la consigne ordonne de choisir des relais isolés.

J'ai envoyé chez M. de Tourdonnet. Des affaires l'ont retenu à la campagne. Il ne sait rien des ordres qui viennent d'arriver.

Ne pourrai-je pas revoir une dernière fois ce premier ami de mon infortune? Ne pourrai-je pas lui dire adieu, avant qu'on ait muré sur moi la porte de ma prison?.. Son absence ajoute un deuil à tous mes deuils. J'aurais voulu poser un baiser, une larme, sur le front de ses beaux petits enfants. J'aurais voulu saluer d'un dernier merci la noble amitié et le pieux dévouement de madame de Tourdonnet!

Un exprès est parti immédiatement pour le château de Saint-Martin. Arrivera-t-il à temps?

VII

Quelle journée aujourd'hui! Quelle journée demain! Quelle vie à subir, ô mon Dieu! jusqu'à l'heure où il vous plaira de me rappeler à vous!

Je suis comme une trépassée qui assisterait, pauvre âme en peine, aux apprêts de son convoi. Depuis ce matin, j'écoute, je réponds, je tends la main machinalement. Mon front est brûlant, mais je ne pense pas; mon cœur bat, mais dans le vide; mes sanglots m'étouffent, mais je ne pleure pas. Je ne serais plus sûre de vivre, si je n'étais certaine de souffrir.

VIII

J'ai eu plus de courage ce soir. Mes amis partis, j'ai écrit quelques notes, et, laissant ma bonne *Clé* s'occuper des préparatifs du lendemain, je me suis mise à glaner les chers souvenirs épars dans ma pauvre cellule. Ma gerbée faite, et mon trésor au complet, j'ai attaché un nom sur chacun des objets familiers qui paraient mes petites étagères de bois blanc, et je les ai légués aux fidèles serviteurs qui, chaque jour, venaient m'aider à soulever le poids des heures captives.

Vous n'avez pas été oubliée, bonne miss Schmidt, fille et sœur de braves, qui

portiez si fièrement sur la terre d'exil votre doux titre d'enfant d'Érin. Lorsque lord Fitz Gerald, errant, proscrit, manquait d'un toit ami pour abriter sa tête, votre mère lui offrit le sien, et, proscrite à son tour, elle sut souffrir sans faiblesse et se sacrifier sans murmure. Son courage fut héroïque, son dévouement sublime, et si l'étranger moissonne sur les champs où moissonnaient vos pères, les vertus maternelles seront votre héritage; vous resterez aimée, là où elles restent bénies.

. . . .

J'ai longtemps hésité sur le choix d'un souvenir à laisser au brave et loyal commandant C... Je voulais qu'une âme palpitât sous la lettre morte de mon adieu... J'ai coupé, pour la lui envoyer, une boucle

de mes cheveux, blanchis en une heure, le jour du rapport de M. Orfila. Il sait que le remords ne les a pas déteints; il les gardera pieusement comme une chère relique de deuil et de regret, d'orage et de néant.

Le commandant est un de ces hommes qui ne comprennent pas même l'idiome de la calomnie, tant leur noble nature a le sentiment du juste et la conscience du vrai. Rudes en apparence, inhabiles aux fausses délicatesses du sentiment rêvé ou parlé, ils sont sublimes de bonté pour le malheur; s'ils ne pleurent pas avec l'opprimé, ils le consolent par leur estime, et ils le vengent en l'aimant.

IX

Ce matin, vers trois heures, la fille du concierge du Palais est venue m'éveiller. Selon son habitude, elle s'est mise à genoux près de mon lit, et, sans parler, elle a versé son plein tablier de fleurs sur mon couvre-pied.

— Je vous attendais; merci, ma bonne Mariette, ai-je dit à l'excellente fille en lui passant autour du cou un petit bijou que je désirais lui laisser. Vous resterez ici jusqu'au moment du départ, n'est-ce pas?

— Rester? impossible, ma chère dame! s'est écriée Mariette en se relevant tout en

larmes; je suis venue de bonne heure pour m'en retourner vite, après vous avoir fait mes adieux.

— Ne me quittez pas encore, Mariette; vous aiderez Clémentine dans ses apprêts et vous m'habillerez une dernière fois.

— Je ne peux pas rester... Mais, voyez! j'en suis contristée et marrie.

— Votre père a donc besoin de vous?

— Oh! ce n'est pas pour ça...

— Alors, pourquoi me refuser?

— Je vais vous le dire, madame. Devant le monde, je n'oserais pas vous embrasser,

et... le bonheur des autres me rendrait jalouse.

— Si vous n'osez pas m'embrasser, pauvre Mariette, j'oserai pour deux.

— Non, non, ma chère dame, et c'est parce que j'attendais cela de vous que j'ai eu le courage de vous désobliger en quelque chose. Votre main!... vos deux mains dans la mienne!... Maintenant, si ce n'est pas trop prétendre, souvenez-vous de moi là-bas, madame... souvenez-vous de moi, et... priez pour nous.

— Je prierai pour *lui*, en pensant à vous, pauvre mère.

— Le ciel vous le rende! Mais laissez-moi suivre mon idée, laissez-moi sortir...

le monde est le monde; si vous me traitiez avec bonté devant lui, il blâmerait votre pitié... Il ne vous pardonnerait pas d'oublier, quand il se souvient... Adieu, madame... adieu!

Pauvre Mariette! sa faute fut le crime d'un autre, et, depuis dix ans, elle l'expie sans plaintes et sans révoltes; depuis dix ans, elle vend toutes les sueurs de son front, elle verse toutes les larmes de son cœur, pour se conserver le droit de gagner le pain de son enfant, pour se ménager la joie de prier au chevet de son berceau.

C'était la chambre de l'excellente fille que j'occupais pendant les débats de mon procès; c'est sur son lit que j'étais étendue sans connaissance lorsqu'on vint me lire l'arrêt de ma condamnation; c'est à l'ombre

des rideaux de sa petite alcôve qu'elle se glissa furtivement, un soir, pour me présenter son fils.

Rien de touchant comme la tendresse humble et craintive de ces deux êtres malheureux. Le pauvret, tout tremblant de sentir trembler sa jeune mère, se cachait sous sa mante et nouait ses deux bras à son cou. Mariette, agitée, confuse, tantôt rassurait l'enfant par un sourire, tantôt me regardait en pleurant ; la douleur voilait sur son visage le rayonnement de l'amour maternel, et quand sa tête brune se penchait sur la tête blonde du pauvre petit qui l'appelait « ma sœur, » on eût dit deux oiselets éclos dans un même nid, deux fleurs épanouies sur une même tige, à un intervalle de quelques soleils. Pauvre Mariette !

X

Depuis l'heure de mon lever jusqu'à celle du départ, j'ai vu successivement tous mes bons, tous mes chers amis de Tulle; le docteur Ventejou m'a tâté vingt fois le pouls, et vingt fois m'a serré la main en pleurant. Madame Maurice m'a apporté son fils, bel enfant de deux ans, qui venait chaque jour dormir ou jouer au pied de mon lit; en me voyant pleurer, le pauvre chéri a couvert mes yeux de ses petites mains pour empêcher mes larmes de couler, et, n'y parvenant pas, il s'est mis à crier en se cramponnant des deux bras à mon cou.

Oh ! que j'ai souffert en quelques heures ! c'est tout ce que je sais de ces moments cruels, et quand j'y reviens par la pensée, mon cœur bat si douloureusement et si vite, que je ne peux pas, que je ne veux pas me souvenir.

A quatre heures, le coup de fouet du postillon a sonné le glas des adieux... Je me suis levée... J'ai regardé une dernière fois ma chambre, et, m'approchant de la fenêtre, j'ai appuyé mon front brûlant sur un nom gravé dans la pierre vive.

Ce nom, presque frère du mien, est celui d'un paysan des environs de Saint-Flour, qui, soixante ans auparavant, était sorti de cette même chambre pour monter sur l'échafaud, en expiation d'un crime qu'il n'avait pas commis : son beau-père

était le coupable, et, quand on l'apprit sur la terre, la victime était au ciel.

M. Duval m'attendait à la porte : je lui ai demandé un crayon, et j'ai mis mon nom sous celui du pauvre martyr.

— Pourquoi signer votre passage ici, madame? m'a dit l'excellent homme d'un ton de reproche. Craignez-vous qu'on ne vous oublie?

— Non, mon bon Duval, non; mais si un autre prisonnier, plus malheureux que coupable, vient habiter cette cellule après moi, sa solitude s'animera des souvenirs que je lui lègue, et vous lui raconterez mon histoire, comme vous m'avez raconté celle de l'infortuné Capel.

— Je le ferai pour vous obéir, madame; mais Dieu veuille que je n'en voie plus souffrir qui vous ressemblent !

Trop émue pour répondre, j'ai mis une main dans celle du brave Duval, et j'ai tendu l'autre au concierge, à sa femme et à ses enfants, accourus pour me dire adieu.

Comme je montais en voiture, Clémentine m'a montré les détenus pour dettes qui agitaient leurs mouchoirs aux grilles de la prison en me souhaitant bon voyage et longue vie.

Longue vie! Pauvres gens! Ils ne comprennent pas ce qu'il y a de cruel dans un pareil souhait, formé à pareil moment.

XI

La voiture a traversé d'abord le quartier haut de la ville, habité par les ouvriers de la manufacture d'armes. La plupart étaient sur le seuil de leurs ateliers : ils attendaient mon passage pour m'encourager d'un mot énergique ou naïf, comme ils avaient coutume de le faire chaque fois que j'allais subir une nouvelle épreuve devant mes juges.

Arrivée sur la promenade qui longe la Corrèze, j'y ai trouvé échelonnés tous ceux qui, sans me connaître, aimaient mon malheur et m'entouraient à Tulle de leurs sympathies. Hors d'état de rendre à chacun

d'entre eux son salut et son souhait, j'ai relevé mon voile pour qu'ils vissent au moins que je pleurais en les quittant.

Les dernières maisons du faubourg dépassées, le postillon a mis ses chevaux au pas pour gravir la montée. Je suis descendue, et j'ai pu encore une fois m'appuyer librement sur le bras de quelques-uns de mes plus chers amis, qui étaient venus m'attendre au pied de la côte comme au rendez-vous des adieux.

Restés un peu en arrière de la voiture et recueillis dans notre douleur, nous marchions lentement, sans parler, comprenant que chacun de nos pas avançait l'heure de la séparation, et cependant forcés de marcher toujours... Nous n'osions nous regarder de peur qu'une larme échappée à

l'un de nous ne fît arriver les larmes à tous nos yeux... Nous allions, nous tendant la main et nous la serrant en silence, nous reposant un moment, tantôt sur le bord d'un fossé, tantôt sur la saillie d'une roche, pour admirer un moment ensemble ces sites regrettés, qu'ensemble, hélas! nous ne devions plus revoir.

Tout à coup M. Ventejou s'est arrêté : c'était, disait-il, pour donner à Clémentine ses dernières instructions sur les éventualités du voyage. Nous avons continué à marcher sans lui; mais à un détour du chemin je l'ai aperçu qui agitait son mouchoir.

— Faut-il l'attendre? ai-je dit au commandant.

— Non. Poursuivons vite, au contraire. Il veut vous épargner son adieu.

M. C... disait vrai. La voix du bon docteur nous a appelés encore... Je ne l'ai plus vu revenir.

Bientôt un second ami a été forcé de remonter en voiture; il était anéanti et ne pouvait plus marcher.

— Vous le consolerez, ai-je dit à celui qui avait le courage de rester.

— Non.

— Pourquoi?

— L'absence qui fait peur a l'oubli pour lendemain.

Cette réponse m'a fait mal. Je n'y crois pas ; mais je sens qu'elle ne s'effacera plus de mon souvenir.

XII

Je ne les vois plus ! Encore un signe de croix sur cette dernière consolation de mon cœur, et que ma destinée s'accomplisse !

Maintenant je dis : « Il y a une heure, ils étaient là. » Demain, je dirai : « Hier, je les voyais, ils me parlaient, nous pleurions ensemble... » Bientôt des semaines, des mois, des années sépareront les anni-

versaires de nos souvenirs. Plus tard, je chercherai mes amis sans les trouver peut-être... et puis, ils me trouveront sans me chercher, comme on se heurte, à travers la vie, à la foule des indifférents. Nos sentiers ne se croiseront un instant que pour se diriger, opposés l'un à l'autre, vers des termes divers. Nos yeux se reconnaîtront à peine; nos cœurs ne se reconnaîtront plus.

Pardon, ô vous que j'aime!... Mais s'il faut qu'un jour vous me jetiez votre oubli, comme on jette sur les morts la pierre noire des tombeaux; si mon cœur se serre à vos noms; si, à vos souvenirs, un frisson court dans mes veines, amis, ne craignez pas... Je ne vous rendrai pas oubli contre oubli...

Tant d'émotions m'avaient brisée. J'étais anéantie. Il a fallu nous arrêter au premier relais après Tulle, pour que la bonne Clé m'appliquât de l'eau froide sur le front et de la digitale sur le cœur.

Remontée en voiture et plus calme, j'ai reconnu le bon Cuny dans le brigadier de

gendarmerie qui m'accompagnait. Combien j'ai été heureuse du choix de l'autorité! Avec quelle profonde émotion j'ai remercié Cuny de sa naïve sollicitude et de ses touchantes attentions pour moi durant tout le temps de mon procès!

En me trouvant sous la garde de ce brave soldat de la loi, qui savait concilier la religion de sa consigne avec le culte du malheur, je me suis sentie rassurée pour le reste du voyage. Si j'étais captive, ma douleur ne l'était pas. Je pouvais pleurer, sans craindre de voir espionner et peser mes larmes par le regard curieux d'un indifférent.

La haine du monde est moins lourde à porter que sa pitié. Des coups de la haine, on se défend par la lutte; de ses blessures,

on se venge par le pardon. Mais comment se garder des poursuites insultantes d'une sensibilité banale et factice? Comment échapper à ces larmes d'aumône d'une pitié menteuse, qui tachent et brûlent les cœurs où elles vont tomber?

II

Il était près de minuit lorsque nous sommes arrivés à Argentac. Je m'étais enfoncée dans l'angle de la voiture, espérant que la nuit me sauverait des indiscrets et des curieux. Je me trompais.

A peine la porte de l'hôtel était-elle ou-

verte, qu'un monsieur est venu coller sa tête contre les glaces de la portière. J'ai cru que c'était quelque agent de la poste, chargé d'additionner les voyageurs, pour y trouver le prétexte d'*un cheval en sus*, et je suis restée tranquillement blottie dans mon coin.

Le monsieur rentré, une servante s'en est allée mystérieusement frapper trois petits coups secs aux persiennes des maisons voisines. Un garçon d'écurie, dont les sabots énormes éveillaient des échos sinistres sur le pavé, s'est dirigé du côté opposé, en donnant çà et là de grands coups de pied dans les portes. J'ai regardé la rue. La ville, naguère endormie, s'éveillait. Les volets s'entre-bâillaient doucement. Les serrures criaient d'une façon sournoise.

Un instant après, j'ai vu une ombre se glisser à quelques pas de la voiture, puis deux, puis quatre, puis douze, puis vingt. Ces ombres, qui ne parlaient pas, chuchotaient, riaient, s'abordaient, entraient à l'hôtel et en sortaient pour y rentrer encore.

— Madame, m'a dit Cuny en s'approchant de la portière, nous sommes reconnus. Je vais presser les postillons. Ne vous effrayez pas. Nous allons partir.

— Oui, partons. J'ai tant souffert depuis hier, que je ne me sens pas la force de souffrir encore. Cuny... j'ai peur!

Pour échanger ces quelques paroles, il avait fallu baisser les glaces. Le premier monsieur s'est avancé aussitôt, et, s'adres-

sant aux gendarmes de façon à ce que je pusse l'entendre, il leur a dit qu'on avait allumé un sarment dans le salon de la poste, que j'y serais chaudement, et qu'on les priait de me laisser descendre.

— Madame est malade, a répondu Cuny assez brusquement. Elle restera dans la voiture.

Ce refus a fait murmurer le cercle d'ombres qui se mouvaient autour de nous, et qui allait toujours croissant.

— Eh bien! l'avez-vous vue? a crié une voix au monsieur.

— Non, elle a un voile.

— Un voile? le diable l'emporte!... Moi

qui n'ai pas pu la voir lors de son procès !

— Que voulez-vous ? a repris une petite voix flûtée et argentine. Nous devions nous y attendre. Ces Parisiennes sont d'une impertinence sans égale. Si elle devine que ça nous ferait plaisir de la regarder, elle ne voudra pas se montrer.

— Savez-vous ce qu'elle disait aux gendarmes ?

— La croyez-vous jolie, mon cher ?

— Avez-vous remarqué sa toilette ?

— Ma foi, messieurs, j'avoue que je n'ai rien entendu, et que je n'y ai vu que du noir.

— On dit qu'elle a le don de charmer les imbéciles, auxquels elle fait croire tout ce qu'elle veut.

— On le dit.

— C'est pour cela... Ernest... je vous en prie, aidez-nous au moins à l'entrevoir, s'est écrié une petite voix qui se penchait coquettement à un bras.

Cuny était furieux, Clémentine au désespoir. Ils pressaient le départ; mais il n'y avait pas de chevaux à la poste. Il fallait attendre et souffrir.

Cependant, le groupe des premiers arrivés grossissait sans cesse, pressé, coudoyé, foulé par de nouveaux arrivants. Des femmes du faubourg, des ouvriers, des

enfants, mêlaient leurs rudes voix aux voix douces des douces femmes de la société d'Argentac Il fallait *voir* vite, ou courir le risque d'être étouffé dans cette cohue grossière, et l'on délibérait en haut lieu lorsque le monsieur important, qui était rentré à l'hôtel, a reparu une lampe à la main. Ce n'a été qu'un cri pour saluer son idée, et, chacun voulant l'imiter, chandelles, lanternes, bougies mises en réquisition, ont bientôt fait étinceler les glaces des portières.

C'était l'éclair précurseur de l'orage qui me menaçait. Les hommes du monde n'avaient pas commencé à satisfaire leur cruelle curiosité que les hommes du peuple, voulant approcher à leur tour, se sont mis à escalader le siége, le marchepied, la caisse et l'impériale même de la voiture.

En vain les gendarmes voulaient-ils repousser cet assaut, qui m'exposait à être écrasée sous les débris de la vieille calèche, dont les ressorts vacillaient et craquaient, comme si elle eût dû s'abîmer à tout instant. Le grondement menaçant de la foule couvrait leurs voix. Ils ne pouvaient même plus se tenir aux portières...

Cuny a tiré son sabre.

— A bas les mouchards! à bas l'empoisonneuse! s'est mise à hurler la multitude en fureur.

Jusque-là, j'avais subi les tortures de cette scène cruelle avec le calme d'une stupeur muette; mais aux cris de Clémentine, à la vue de ces hommes qui allaient lancer leurs sabots à la tête des gendarmes, le

courage m'est revenu. J'ai baissé les glaces, et, m'avançant dans le cercle de lumière que les lanternes projetaient autour de nous, j'ai fixé mon regard sur une des femmes qui criait avec le plus de rage : « A l'eau! à l'eau! » et je lui ai dit : « Vous me demandez? me voilà... Que vous ai-je fait, pour que vous me fassiez tant de mal? »

Cette femme m'a regardée... et s'est reculée sans plus proférer un mot. Ses voisines ont reculé comme elle, et les hommes se groupant à quelque distance, le vide s'est soudainement fait autour de la voiture.

Ai-je besoin de le dire? les ombres à douces voix qui étaient arrivées les premières, les premières aussi s'étaient enfuies au moment du tumulte.

Rentrées à l'hôtel, et un peu remises de leur peur, je les voyais ouvrir toutes les fenêtres et les encombrer toutes.

. . . .

Un jeune garçon était resté perché sur le siége. Quelques ouvriers lui ont crié de descendre. L'enfant n'a fait qu'un saut, et, se dressant sur la pointe des pieds, pour dépasser la portière de toute sa petite tête bouclée, il m'a dit :

— Si ça vous ennüie de rester là en plan, madame, voulez-vous que j'aille aider le postillon à harnacher ses bêtes?

— Va, mon enfant; mais prends ces bonbons pour ta peine, et reviens me dire adieu.

Je n'avais pas achevé ces mots, que le cercle resté à deux pas de la voiture s'est éloigné de dix. Dans quelques groupes, on disait qu'il était affreux de tourmenter ainsi une pauvre femme si contristée et si à plaindre. Dans d'autres, on demandait aux gendarmes si je n'avais besoin de rien. J'ai prié Cuny de me faire apporter un verre de lait, et j'ai vu alors les mêmes femmes, qui quelques moments auparavant voulaient me jeter à l'eau, m'entourer, me prendre les mains, me faire mille questions, mille amitiés, mille caresses. J'avais demandé un peu de lait; il m'a fallu prendre des raisins, des châtaignes, des noix, une image bénite, une bague de plomb contre les atteintes de la foudre Les hommes entouraient Clémentine, lui offraient mille choses à la fois, et voulaient tous se rendre utiles. Les uns raffermis-

saient les cordes des caisses; les antres examinaient s'il ne manquait rien aux essieux. Ceux-ci bourraient la calèche de foin pour chauffer nos pieds; ceux-là activaient les postillons. Enfin, lorsqu'il a fallu nous quitter, je ne sais combien d'adieux, de souhaits, nous ont accompagnés.

Seules, les ombres rentrées à l'hôtel s'étaient tenues à l'écart. Penchées sur les balcons, elles souriaient, caquetaient, se passaient leurs lorgnettes, se consolaient, en me dévisageant de loin, de ne pas m'avoir vue d'assez près.

L'esprit des vertus chevaleresques, qui semble éteint chez l'homme du monde, se conserve dans le peuple comme sentiment

des vertus chrétiennes. Cela se comprend. Les malheureux sont frères.

. . . .

Je m'étais sentie forte devant le danger. Je ne l'ai plus été devant son ombre. Nous n'avions pas quitté Argentac, qu'une crise nerveuse m'est survenue. Il a fallu me couvrir d'éther et me faire prendre quelques gouttes d'opium. Mes palpitations étaient si violentes, que Clémentine entendait battre mon cœur rien qu'en se baissant vers moi.

Les larmes seules m'ont soulagée, et ce n'est qu'après avoir longtemps pleuré que j'ai pu m'endormir quelques heures, tour à tour défendue des cahots et du froid par les bons gendarmes et ma fidèle Clé.

III

A la première lueur de l'aube, nous avons traversé Aurillac. La ville dormait.

Pendant qu'on changeait de chevaux, j'ai entendu ouvrir la fenêtre d'un hôtel voisin de la poste. Une jeune femme s'est montrée, à demi cachée dans les plis d'un rideau, et j'ai vu deux grands yeux noirs plonger dans la voiture... Il y a des impressions qui ne trompent pas. Ces beaux yeux me souriaient d'une façon amie, et, me penchant à la portière, je leur ai rendu regard pour regard. Aussitôt l'inconnue a écarté vivement le rideau, et sa petite

main blanche, s'élevant à la hauteur du front, y a tracé avec le pouce le signe de croix en usage chez les catholiques d'Espagne. Je me suis inclinée; puis, en réponse, j'ai porté à mes lèvres une petite médaille qui me vient d'Emma Ponthier; j'y ai déposé un baiser, et, d'un souffle, je l'ai envoyé à ma Grâce matinale.

C'est tout. La voiture attelée, et le rideau retombé, la douce vision s'est évanouie, en me laissant un souvenir...

IV

On a voulu, sans doute, cacher notre itinéraire aux curiosités trop avides ou aux

sympathies trop dévouées. Passé Aurillac, les instructions de Cuny l'obligent à quitter la grande route pour prendre la direction de Saint-Flour.

J'en suis bien aise. Je n'aime pas à suivre les grandes voies de communication, alors même qu'elles traversent les plus belles campagnes de France. Je ne vois jamais sans un serrement de cœur ces larges rubans de poussière, qui se déroulent à perte de vue sur des champs fertiles, dont un seul sillon, ensemencé par le pauvre, assurerait son pain et le pain de ses enfants.

Le long de ces routes dites royales, tout est inculte, désolé, aride. Des pierres! du sable! pas même une de ces haies d'épines aux blanches fleurs, aux fruits sauvages,

perlettes de corail ou d'ébène, mûries en un matin, à la grâce de Dieu, pour étancher la soif du piéton.

. . . .

La matinée était superbe. J'ai prié Cuny de me laisser monter seule sur le siége de la voiture... Seule, c'est-à dire libre en apparence... Libre avec le ciel libre sur ma tête, avec le sol libre à mes pieds.

Il y avait près de deux ans que je n'avais regardé la campagne sans la voir rayée de noir par les grilles de ma prison... Mon Dieu, retenez dans mon cœur les larmes qui voileraient mes yeux!... Je veux contempler encore la beauté de vos œuvres... Je veux en prendre l'empreinte, pour l'emporter pieusement sous mes ver-

rous... Avant de tout quitter, je voudrais tout revoir, tout comprendre, tout adorer... tout embrasser, hélas! pour la dernière fois!

Oh! que la terre est belle! qu'il se cache d'intelligence dans ses splendeurs, d'espérance et de vie dans ses flancs! Oh! comme l'hymne du matin est harmonieuse et suave!... Les oiseaux semblent dire aux premiers rayons du soleil les notes de leurs chants d'amour; l'air soupire à la feuillée je ne sais quel palpitant secret; les cœurs s'éveillent avec la nature, et les souvenirs viennent éclore dans l'âme comme les fleurs dans les buissons...

Pourquoi, dans ce moment, la douleur de l'adieu n'a-t-elle pas brisé mon être?... Je serais morte heureuse! mon âme serait

remontée au ciel dans un pur rayon!... et, là-bas, qui sait par combien d'angoisses, de combats et de révoltes, je m'avancerai vers la mort!!

V

Saint-Flour est une petite ville robuste et carrée, bâtie de vieux, étamée de neuf.

C'est de Saint-Flour qu'étaient datés les premiers actes de la procédure d'André Capel. J'avais le projet de recueillir sur les lieux les détails omis par la plume d'airain du greffier; mais l'aspect des lieux n'a pas laissé arriver à mes lèvres le nom du pau-

vre mort innocent. Il est des douleurs auxquelles certains échos ne savent pas répondre.

Cuny, que j'avais prié de m'aider dans mes recherches, ne s'est pas laissé arrêter à mes scrupules. Apercevant, non loin de la poste, une notabilité locale qui humait le soleil sur la porte d'un café, il a été lui poser mes questions. — Mais que le souvenir des victimes est vite effacé de la mémoire des hommes !

Le gras citoyen de Saint-Flour lui a bien dit avoir entendu parler de la *méprise*. Il croyait se rappeler que le gendre avait payé pour le beau-père et que le pays s'en était ému. Mais, plus tard, la famille du défunt ayant été *désintéressée*, il pensait

pouvoir affirmer que tout s'était arrangé à l'*amiable*.

Désintéressé! à l'amiable! Quels mots doublés de gros sous et infectés de vert-de-gris!

Nos pères osaient perpétuer dans leurs légendes naïves le souvenir des erreurs de la justice humaine; mais nous, qui, sans cesse prosternés devant le fait accompli, refusons de plier le genou devant l'autel d'un Dieu crucifié; nous, sectaires fanatiques de la raison, nous creusons des oubliettes pour y jeter nos victimes. Nous les voulons muettes et mortes... Les morts seuls oublient et sont vite oubliés.

. . . .

Quelques lieues plus loin, le boulon d'un essieu s'étant desserré, nous nous sommes arrêtés devant une pauvre maison adossée contre des rochers. Un bouquet de chênes étiolés, des houx touffus, de hautes et flexibles fougères, tapissaient d'une façon charmante le petit monticule. Une chèvre s'y jouait avec son chevreau, et les cascades de lierre et de ronces qui se balançaient à son sommet, en effleurant le toit de l'hôtellerie rustique, étaient la seule enseigne qui l'indiquait au voyageur attardé.

Dans la salle haute où j'ai été installée, un vieillard infirme se chauffait aux cendres rougies de l'âtre. Une fillette de quinze à seize ans, les manches relevées jusqu'au coude, les bras marbrés de rose et de blanc, tassait dans de grandes jarres de

grès bleu de grosses mottes de beurre salé. Deux marmots, gentiment embéguinés, se roulaient dans un coin en compagnie d'un vieux barbet, et une troupe de garçons hardis et tapageurs montaient et descendaient en criant l'escalier de bois de la petite galerie extérieure.

Le bon vieillard, bisaïeul des petits enfants, aimait à causer. Colporteur dans sa jeunesse, il avait parcouru le bas pays jusqu'à Moulin, et il n'était revenu dans ses montagnes qu'assez riche pour échanger sa bourse rondelette contre une grange et un champ.

Je lui ai parlé du pauvre Capel. Ce nom n'a paru d'abord réveiller en lui que des souvenirs vagues et confus; mais peu à peu l'éclair de la réminiscence s'est allumé

dans ses yeux, et comme j'insistais pour obtenir quelques détails sur le touchant martyr, je l'ai vu doucement sourire.

— Douteriez-vous de l'innocence d'André, bon père?

— Je ne dis pas cela, ma brave dame, et si j'ai ri, ce n'était que de vous entendre raconter la chose à la façon des gens de la ville. L'André n'était pas un saint à figurer sur le calendrier. C'était un homme tout droit et tout simple comme moi, qui n'aurait pas mieux demandé que de vivre, et de laisser retomber la faute sur le fauteur, s'il n'avait eu que lui à penser.

— Cependant on croit dans le pays qu'il s'est laissé volontairement condamner à la place du père de sa femme?

— C'est la vérité pure, quoique amitié de gendre à beau-père, ça fume toujours plus que ça ne brûle... Mais, tenez, ma brave dame, je vois que vous êtes curieuse de savoir la chose tout au long, et si le cœur vous en dit, je m'en vas essayer de vous la conter.

— Je vous le demande en grâce...

— Oh! qu'il n'est pas besoin de tant attifer vos mots pour m'en prier! a repris le vieillard gaiement. Les bons-à-rien comme nous se plaisent à parler, et leur cœur reverdit quand on les écoute... Ici, enfants, et retenez bien ce que je vas vous raconter. La jeunesse s'instruit aux récits des vieux.

L'André Capel, compère d'une cousine

à ma mère, était un garçon serviable et doux, qui aimait sa femme comme la veille de ses noces, et ses enfants plus que ses yeux. Bon comme du pain quand il était au travail ou à la maison, il déparlait de colère dès qu'il avait planté ses coudes sur la table d'un cabaret. Ses mains lui démangeaient, ses oreilles n'entendaient plus la raison, et c'est ce vice-là seul, — entendez-vous bien, petits? — c'est ce vice-là qui l'a détruit.

Un samedi soir que le vin lui était monté à la tête plus que de coutume, l'André se prit de querelle avec un moulinier. Des mauvaises raisons il en était venu aux menaces, et des menaces il allait en venir aux coups, quand on parvint à l'entraîner dans une salle voisine, où il continua à boire et à jurer tout son soûl.

Minuit venu et le cabaret fermé, notre compère, qui n'y voyait goutte, prit la droite au lieu de prendre la gauche, et, croyant enfiler la sente de la maison, s'égara dans les marécages. L'air frais de la nuit et le brouillard qui tombait en plein sur sa tête commençaient cependant à le dégriser, et il cherchait à reconnaître son chemin, lorsqu'il entendit le même homme avec qui il s'était pris de querelle se disputer de grande colère avec le père de sa femme. Il s'agissait d'une vieille redevance et d'une prise d'eau, d'une rancune mal éteinte et d'une offense toute fraîche. Les gros mots ne pouvaient donc qu'envenimer la chose, bien au contraire de la débrouiller; et bientôt le trépignement sourd d'une lutte, deux cris, la chute d'un corps dans l'eau, révélèrent à André le secret d'un crime qu'aurait dû lui cacher

la nuit. Que faire? Le pauvre gars, saisi de frayeur, ne songeait qu'à se sauver pour ne plus voir, et à se cacher pour ne pas être vu; mais, en fuyant, son mouchoir s'était accroché à la lance d'un roseau; mais l'empreinte de ses pas se voyait marquée depuis le seuil du cabaret jusqu'à l'endroit de la lutte; sa dispute de la veille, d'ailleurs, sa fureur, ses menaces, ne l'accusaient que de reste, et c'est lui que la maréchaussée vint saisir, lorsque le cadavre du mort, flottant à la surface de l'étang, fut venu demander vengeance.

— Le malheureux! s'est écriée Clémentine toute rouge d'émotion, que n'essayait-il au moins de se défendre?

— Il l'essaya bien. Mais que peut un pauvre homme quand le malheur lui en

veut, quand il a contre lui le médire de tout un pays, et même son propre dire? André ne pouvait se sauver qu'en jetant la pierre à un autre, et comme tout son avoir lui venait du côté de sa femme, comme sur la tête de son beau-père reposait le bien de ses enfants, il aima mieux se taire et souffrir que de les mettre, par sa faute, à la charité d'un chacun... Ils étaient si petits, les pauvrets, et le pain de l'aumône est si dur!

— C'est admirable de tendresse naïve et d'abnégation paternelle.

— Que voulez-vous, ma bonne dame, il en coûte toujours pas mal cher aux pauvres gens comme nous d'élever nos enfants et de les élever en bons pères. Le procès du vieux Jacques entraînait des frais qui

auraient ruiné sa famille. André n'avait à lui que sa vie. Il savait que les juges le feraient mourir pour rien, et son cœur lui dit que c'était à lui de partir...

J'ai regardé le vieillard qui me parlait ainsi. Il était calme, et sa physionomie, sur laquelle on lisait de la sympathie pour la victime, n'exprimait ni admiration ni enthousiasme. Évidemment André ne lui semblait un martyr, mais il le tenait à grande estime comme un excellent père.

. . . .

Ce n'est pas l'intelligence de l'homme de génie que le Christ a choisie pour miroir de son humanité divine, c'est le cœur de l'homme simple. L'esprit plane assez haut pour compter les étoiles du ciel et

peser ses soleils. L'amour seul est plus fort que la mort.

VI

La création est l'harmonie, le reflet, la parole de la pensée de Dieu. Tout y concourt à l'unité par la diversité, et rien ne m'a frappée en traversant l'Auvergne comme l'accord qui existe entre la physionomie de ses habitants et l'aspect de ses campagnes.

La ligne du Cantal, un peu trop grasse de contours, semble dessinée par le génie de l'utilité, tant ses pentes sont ha-

bilement disposées pour fournir à tous les besoins de sa population. Le gazon aromatique et menu, qui plaît aux brebis frugales, rampe sur les pics dénudés par l'ardeur du soleil et la violence des vents. Le chêne vigoureux et robuste drape d'une mante de verdure les mamelons inférieurs et fait l'aumône de ses glands à d'autres troupeaux voraces et gloutons. Les châtaigniers centenaires empruntent aux terrains fertiles la fécule sucrée qui gonflera leur coque, et sur la lisière des vallons tapissés de gras pâturages se groupent d'énormes noyers. Enfin, pour servir de dôme à ce luxuriant paysage, un ciel d'un bleu franc, dont la nuance un peu criarde pècherait par un excès de fraîcheur, un soleil plutôt serein que radieux, plutôt vivifiant que brûlant, un horizon légèrement ouaté de ces nuages nacrés, qui ne font

pas rêver aux orages, mais qui annoncent la pluie salubre et féconde.

Passé Argentac, le pays devient sauvage. La route court et se traîne, roule et se déroule sur les flancs tantôt escarpés, tantôt massifs de la montagne. C'est à peine si, d'un relais à l'autre, on rencontre quelque gai compagnon, le sac de cuir blanc sur l'épaule, le bâton ferré à la main; mais à chaque crevasse de rocher se penche la digitale alpestre, qui agite au-dessus du chemin ses clochettes de pourpre niellées d'or. Des génisses paresseuses gravissent en beuglant les pentes douces des pâturages. D'innombrables troupeaux tachent de fauves et de blanc les sommets plus écartés et moins fertiles. Çà et là, sous des châtaigniers, quelques sangliers domestiques labourent le sol en grognant,

et, couchée à l'ombre d'une haie, une chevrette blanche mordille, en se jouant, les tiges souples de la clématite bleue et les jeunes pousses du sureau.

S'il est rare de trouver un village, partout où l'homme s'est défriché un champ on voit une maisonnette pousser à fleur de terre, comme un champignon à fleur du gazon. De légères colonnes de fumée tremblent à la cime des arbres, et des chalets se cramponnent aux arêtes de la montagne, comme des nids d'hirondelles aux angles d'un palais de géants.

Les humbles existences qui s'allument et s'éteignent dans ces solitudes agrestes restent à l'état latent. Ces hommes simples et bons doivent vivre la vie que nous souffrons, sans revêtir la robe virile et l'ar-

mure du combat. Les fils font ce qu'ont fait les pères, pensent ce que les pères ont pensé, aiment ce qu'ont aimé les pères. Le travail du matin gagne le pain du soir. Le dimanche on se repose, on prie. Les anciens s'attablent sous la treille. La jeunesse s'éparpille dans les campagnes, là où un oiseau chante et un rayon brille, là où mûrit un fruit et s'épanouit une fleur. La nuit venue, les vieilles mains comptent les perles d'un rosaire, et les jeunes gens dansent la bourrée sur le sol battu des granges. Seuls, les fiancés du dernier hiver restent assis un peu à l'écart; leurs têtes, inclinées l'une vers l'autre, se regardant sans se parler, ou causent bas en baissant les yeux.

L'amour vrai est la religion du cœur, l'extase d'un rêve à deux; plus il est pro-

fond, moins il se parle... La parole la plus éloquente aura-t-elle jamais la puissance d'un regard, la suavité d'un sourire, la grâce touchante d'une larme?

VII

Arrivés assez tard à l'un des plus pauvres villages perdus dans la montagne, nous avons trouvé la famille du maître de poste réunie pour une veillée de noces, et l'unique postillon du lieu parti avec ses chevaux pour aller quérir les grands parents du futur. C'était un retard de quelques heures.

Cuny commençait à se fâcher, lorsque la jeune fiancée est venue timidement me prendre par la main pour me conduire à la salle de fête, et m'y faire asseoir à la place d'honneur, entre son grand-père et sa bisaïeule. Deux autres jeunes filles se sont empressées autour de Clémentine. Les gendarmes, qu'on prenait sans doute pour des officiers, ont dû faire à leur tour contre mauvaise fortune bon cœur et céder aux instances du prétendu. Ils avaient visité l'écurie, et l'écurie se trouvait vide.

Rien n'est beau comme la veille du bonheur, quand ce bonheur est la réalisation d'un long désir, qui a été le rêve, l'espoir, le martyre des deux cœurs.

Le jeune prétendu racontait combien il lui avait fallu de travail, d'économie et de

privations pour gagner sou par sou le champ destiné à nourrir sa chère femme; « et, qui sait? ajoutait-il en agaçant de l'œil la jolie promise, et, qui sait? peut-être un couple de gentils marmots. »

La fiancée, heureuse de se laisser deviner, rénumérait, elle aussi, les labeurs des longs jours d'attente et les ennuis cuisants de l'absence; elle déroulait avec orgueil les longues pièces de toile bise filées à la veillée, bien souvent en pleurant, toujours en pensant à *lui*; elle disait naïvement ses colères contre le printemps qui ramenait le soleil aux fleurs, et qui, à elle, ne ramenait pas son ami: elle reprenait un à un ses chers souvenirs; puis, honteuse soudain de se voir écoutée, elle baissait les yeux, et, sans plus parler, elle caressait de ses doigts les empreintes ru-

gueuses laissées par le travail sur les mains de son fiancé.

. . . .

Cependant les chevaux ne revenaient pas, et Cuny, qui s'était levé vingt fois pour aller écouter sur la route, s'est remis à parler bref et haut.

— Encore un moment de patience, monsieur l'officier, se sont écriées toutes les femmes; bêtes et gens ne tarderont pas à arriver. La mère apprête là-bas le vin au miel et aux épices. Refuseriez-vous à ces braves enfants de porter une santé à leur bonheur?

— Je voudrais être le maître de ne pas refuser ; mais...

— Encore un moment de patience, encore un moment... et, pour faire courir le temps, nous allons chanter un vieux noël; ou bien, si ça vous plaît mieux, la nouvelle complainte du Glandier.

Cuny a regardé Clémentine, qui a pâli et s'est levée aussitôt. Je lui ai fait signe de s'asseoir... *Vox populi, vox Dei.*

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Cette complainte — que j'ai traduite avec mes larmes, et que je m'abstiens, on le comprend, de reproduire ici — cette complainte était une sorte de noël en patois d'Auvergne, naïf et coloré de langage, mais chanté sur le rhythme monotone commun à presque tous les vieux chants populaires. La poésie en était rude et sauvage ; mais elle arrivait, par le trait grossier des choses, à faire peser sur l'âme le cauchemar même des souvenirs évoqués.

La complainte finie, la jeune chanteuse s'est recueillie un moment. Clémentine pleurait. Cuny avait été forcé de sortir. Moi je m'étais enfouie dans l'ombre, et, les deux mains pressées sur mon cœur, j'y refoulais les larmes dont le sanglot m'aurait trahi. La fiancée s'est approchée de moi :

— Ça vous étonne peut-être, madame, m'a-t-elle dit, de nous voir prendre tant à cœur une chanson ; mais, voyez-vous, le *pionnier de la complainte* était mon propre cousin germain, un neveu à mon père, et cette pauvre dame qu'on accuse là-bas, peut-être bien à tort, il ne la croyait pas coupable, lui qui n'en parlait qu'en pleurant.

— Vous seriez la cousine de Joseph? me suis-je écriée malgré moi, en même temps que Clémentine.

— Oui bien, madame ; et puisque les papiers vous ont parlé du pauvre gars, vous savez qu'il s'est tourné le sang en voyant de ses yeux les choses telles qu'elles se passaient dans ce bas pays du Glandier ; ça lui revenait nuit et jour dans sa tête,

si bien qu'il en est mort. Ce n'est pas pour dire, a continué la paysanne avec orgueil, mais le cousin n'avait pas son pareil pour l'honnêteté et la droiture. Le pauvre mort de la complainte l'aimait beaucoup, et, quand il allait au loin, il le chargeait de coucher dans l'antichambre de sa dame. C'est le cousin Joseph qui porta les vingt-cinq mille francs en écus, d'Uzerches au Glandier; et c'est lui aussi qui conta à la justice comme quoi ils avaient été volés. Il savait les mauvais dires qu'on avait tenus contre la jeune dame durant l'absence du monsieur; il savait le mauvais vouloir qu'on nourrissait contre elle, et c'est un malheur que le chagrin l'ait rendu muet sitôt.

Pauvre Joseph! quand j'arrivai au Glandier, il y avait déjà plusieurs années

que la moisson était faite à la montagne; il y venait travailler avec d'autres pionniers dont il était le chef; son air intelligent me plut, et comme M. Lafarge aussi l'aimait beaucoup, c'est lui qu'il me donna pour tracer le jardin anglais que je voulais planter dans les ruines de notre vieux cloître.

Joseph était un brave Auvergnat d'environ quarante ans, parlant peu et faisant bien; sa physionomie massive était animée par deux grands yeux bleus, qui semblaient attirer à lui les objets extérieurs pour qu'il pût ensuite les ruminer à son aise; le dimanche, il restait des heures entières accoudé, grave et pensif, contre un des peupliers de l'avenue.

— A quoi pensez-vous, bon José? lui

demandai-je en allant le surprendre.

— Au pays, madame ; et vous-même, n'est-ce pas aussi au pays que vous pensez quand vous nous regardez sans rien dire?

— Vous devinez vrai, Joseph.

— Trop vrai, madame ; car si les autres ici vous aimaient comme monsieur vous aime, ces montagnes deviendraient vite vos montagnes, et cette maison votre maison.

— Cela viendra. Madame *** une fois partie, la paix sera parmi nous, et, la paix gagnée, Dieu fera le reste.

— Bah ! faisait Joseph tristement. Pour moi, pauvre esprit, je croirai, au rebours

de vous, que mieux vaut deux chiens qui aboient en face, qu'un seul toujours prêt à mordre par derrière.

Hélas! le malheureux disait vrai. Lors des terribles événements du Glandier, Joseph s'était tenu à l'écart, écoutant tout et retenant tout, pour aider les juges, disait-il, à faire bonne et prompte justice.

Le pauvre! on refusa de lui payer ce qui lui était dû, tandis qu'on avait désintéressé sous main presque tous les autres ouvriers. Il quitta le Limousin sans se plaindre; mais, de retour chez lui, le chagrin de manquer à ses engagements, et le souvenir des scènes navrantes auxquelles il avait assisté altérèrent sa santé en obsédant jour et nuit son esprit; l'amour et le besoin du travail lui faisaient négliger

son mal, et, quelque temps avant l'ouverture des débats, mes avocats l'ayant fait citer comme témoin à décharge, le maire du village, pour toute réponse, nous envoya copie de son acte mortuaire...

Le malheur serait-il donc contagieux!

. . . .

Les chevaux sont arrivés, et j'ai caché mon émotion pour dire adieu à tous ces braves gens.

VIII

Le soleil se levait comme nous traversions Rhodez, vieille cité rêveuse, aussi gravement assise sur sa large colline qu'un vieux Romain sur sa chaise curule. Si j'en crois ma première impression et l'énergie virile de leur maintien, les habitants de Rhodez ont pour qualités distinctives la persévérance et le bon sens; les pensées fortes doivent circuler librement sous leurs fronts carrément taillés, et je les soupçonnerais volontiers d'être plus hommes de forum que de salon.

Au deçà de Rhodez, la grande route

s'enfonce dans un pays sauvage et presque désert : les habitants sont rares, les champs encroûtés de rugosités stériles, les arbres blêmes d'aspect, les sources saumâtres, les troupeaux maigres et mal vêtus d'une toison roussie au soleil. Que manque-t-il donc à ces campagnes désolées? Est-ce la rosée du ciel qui *verdoie* la terre ou les sueurs de l'homme qui la fertilisent? est-ce ce qui vient de Dieu ou ce que le travail donne?

Vers le milieu du jour, il m'a semblé que la lumière devenait si pure, qu'elle creusait le ciel et trouait l'infini : jamais mes regards n'avaient atteint si haut. Des champs de vignes et de mûriers se déroulaient mollement au fond d'une vallée noyée sous une averse de rayons ; l'air tiède et parfumé avait acquis une

sonorité mélodieuse; j'assistais pour la première fois aux splendeurs d'un beau jour d'automne dans le Midi.

Le Midi!... mon père, mon grand-père y sont nés!!... O mes morts bien-aimés! ne vous semble-t-il pas que je viens accomplir un pieux pèlerinage? La fortune vous avait pris par la main pour vous conduire tous deux dans la patrie de vos espérances, et tous deux vous êtes tombés sans revoir cette terre natale qui attendait peut-être votre dernier adieu!... Le bonheur vous avait rendus ingrats... et moi, votre enfant, presque au seuil de la vie, je viens saluer de mes pleurs ce beau ciel qui reçut votre premier sourire! Je viens baiser ce sol qui porta vos berceaux et qui me donnera une tombe! je viens mourir sans avoir vécu, là où vous n'avez pas voulu

vivre! O mes pères! que votre terre maternelle était belle! et que je me sens triste, hélas! de n'y poser le pied que pour m'ensevelir vivante dans la mort!

IX

En entrant à Milhau, nous avons trouvé la place du marché encombrée de groupes nombreux et animés. On y discutait à grands cris la teneur d'un arrêt qui venait d'être rendu à l'instant même dans un procès politique dont la contrée tout entière se préoccupait. Je me suis souvenue d'Argentac, et, plongeant mon regard dans cette foule déjà houleuse, j'ai eu peur.

Pour atteindre la poste, il fallait traverser la ville dans sa plus grande largeur, rompre les groupes, faire taire les orateurs en plein vent, pousser les uns, refouler les autres... J'étais au supplice, lorsque le colonel de gendarmerie résidant à Rhodez, mais en ce moment de service à Milhau, nous a aperçus de loin... Il a compris sur-le-champ ce que je devais souffrir, et, venant au-devant de nous, il m'a offert de descendre à l'hôtel qu'il occupait à deux pas de là. J'ai accepté avec reconnaissance, et, après m'avoir installée avec une bonté parfaite dans un petit salon retiré où j'ai pu prendre un peu de repos, il est revenu, avec quelques personnes, me faire les honneurs de ma dernière halte dans le monde.

Je n'ai pas demandé les noms de ces

cœurs d'esprit qui ont allégé le poids d'une de mes heures d'angoisse; ce qu'ils étaient, je l'ignore; d'où ils venaient, je ne saurai le dire; mais qu'importe! l'homme de bien se signe par ses actes, et, pour se faire connaître, il se fait aimer.

En remontant en voiture, je me suis aperçue que les bonnes femmes du marché l'avaient remplie de figues et de raisins; elles entouraient Clémentine et me saluaient du doux mot patois qui ressemble à un hélas! du cœur... *Pécaïré!*...

Dieu bénisse ces derniers courtisans du malheur!!

. . . .

Après Milhau, la route raye de ses zig-

gaiement en redescendant vers la plaine; on comprenait à leurs chants qu'avec le pain du jour ils avaient gagné aussi quelques heures de bonbeur; les autres allaient lentement au-devant d'un triste repos qui ne devait les retremper que pour des fatigues nouvelles; une jeune femme les suivait : elle portait un énorme panier de raisin à chaque bras, une hotte sur son dos, et, sur cette hotte recouverte de pampres, un bel enfant de deux ans, barbouillé de lie et de moût comme un petit Bacchus.

— Signe ton front, mon Toinon, a dit la mère à l'enfant, tandis qu'elle se retournait du côté de la croix plantée à deux pas de moi, pour lui adresser une courte prière.

Le bambin, tout endormi, a cru qu'on lui demandait un baiser; il a fait claquer

ses petites lèvres dans le vide, et, se frottant les yeux avec ses poings, il s'est remis à mordre sa grappe. Je n'ai pu m'empêcher de sourire à la mère qui souriait à son fils, et je lui ai demandé si elle pourrait me dire en quel souvenir avait été posée la croix devant laquelle elle s'était arrêtée pour prier.

— Je ne le pourrais pas, madame, m'a-t-elle répondu simplement. Tout ce que j'en sais, c'est qu'un chrétien est tombé là de malemort, et c'est à nous donc, chrétiens comme lui, de finir la prière que ses lèvres roidies n'ont pu achever.

Ces paroles naïves m'ont profondément touchée. La religion, si sublime dans sa prévoyance maternelle pour l'humanité, a voulu allier les âmes par la foi, comme elle

avait apparenté les cœurs par l'amour; elle a écarté l'oubli du seuil de ses tombeaux ; elle a assuré des prières à ceux qui partaient sans l'adieu d'une larme ; grâce à elle, l'étranger, surpris par la mort, a retrouvé la voix d'un frère pour crier miséricorde à son Dieu... La tombe a rendu une patrie à l'exilé, et le malheur est devenu un droit pour sa victime... La religion accueille ceux que le monde repousse, et relève ceux que le monde abat; elle est la force de l'affligé; elle est l'espérance du captif... Croix du Christ, je m'attache à toi! Si je meurs, prête une ombre à ma cendre... Si je vis, sois la vertu de mes souffrances.

. . . .

Absorbée dans mes pensées, j'avais ou-

blié le temps, qui n'oublie personne. Un signe de Clémentine m'a rappelé qu'il fallait continuer notre route. J'ai voulu revoir Milhau, un brouillard épais l'enveloppait. J'ai voulu revoir le soleil, il s'était éteint. J'ai regardé à mes pieds, l'ombre gagnait peu à peu la montagne, et prêtait aux objets qui m'environnaient des formes fantastiques ou funèbres.

Déjà la nuit!... Ah! que ne puis-je m'envoler aux confins de l'horizon, y poursuivre le jour, le ressaisir, l'étreindre et m'enfuir avec lui sous un autre hémisphère!...

..... Si j'arrivais à Montpellier avant l'aube, je ne verrais donc plus la terre parée de son beau soleil! Je ne verrais plus la silhouette sublime des montagnes se

dessiner comme un rideau de feu! Je ne verrais plus la cime des forêts s'empourprer aux premières lueurs de l'aurore! Je ne verrais plus l'azur du ciel teindre de bleu le cristal mouvant des ruisseaux!...

Y a-t-il des arbres dans l'enceinte d'une prison?... Y voit-on pousser quelques touffes de fleurs, quelques brins de gazon?... Peut-être!... et c'était sans doute un dernier adieu que j'avais donné tout à l'heure aux peupliers de la vallée et aux fleurettes du chemin!...

Cette pensée m'a mordue au cœur. Presque folle de regret, j'ai appuyé ma tête sur l'herbe du calvaire contre lequel j'étais assise. J'ai cherché de la main une plante de lavande que j'avais aperçue quand il était encore jour, et, la portant

à mes lèvres, je l'ai embrassée mille fois en pleurant.

Terre et soleil, espoir et vie, adieu...

. . . .

Remontée en voiture, j'ai entendu Clémentine dire à voix basse aux gendarmes que ma douleur la navrait, et que, ne pouvant y porter remède, elle avait projeté de s'arrêter à la première poste pour prendre la malle et retourner directement à Paris.

Déjà!...

X

Il était tard lorsque nous avons atteint le relais qui couronne le plateau de la montagne. Un vent âpre et glacial faisait ployer la cime des pins, et le silence de la nuit n'était troublé de moment en moment que par les aboiements des chiens de chasse et le cri sinistre des oiseaux de proie.

En traversant la cour de la poste, nous l'avons vue encombrée de chariots de roulage et de mulets chargés de charbon et de bois. Dans la vaste cuisine, à peine éclairée par une lampe de fer accrochée au mur, allait et venait tout un monde de

colporteurs, de muletiers et de charretiers. Sous le manteau de la cheminée, un groupe de réfugiés espagnols se tenait debout d'un air sombre. De l'autre côté de l'âtre, une douzaine de petits Savoyards prenaient leur repas du soir, accroupis autour d'une énorme écuelle de soupe bouillante.

Clémentine a jeté un regard rapide autour d'elle, et je l'ai vue sourire. Elle s'est informée ensuite de l'heure à laquelle passait le courrier, et pendant que Cuny faisait allumer du feu dans la chambre où je devais me reposer deux heures, elle est allée se chauffer dans la salle commune.

A son retour, j'étais couchée, et j'allais me tourner du côté de la ruelle pour la punir de m'avoir laissée seule si longtemps,

lorsque je l'ai vue mettre un doigt sur ses lèvres d'un air significatif et mystérieux. Quelques malles avaient été apportées au milieu de l'appartement. Elle les a transversées les unes dans les autres avec fracas ; elle a appelé la fille d'auberge, lui a donné quelques ordres et s'est assurée adroitement que les gendarmes dormaient au coin du feu, ployés dans leur manteaux. La servante partie, elle est allée tirer les verrous et fermer les volets. Puis, revenant s'agenouiller près de mon lit, elle me dit à voix basse :

— Ma pauvre dame, m'aimez-vous?

Pour toute réponse, j'ai passé mon bras autour de son cou et je l'ai embrassée en pleurant.

Clémentine a toujours été plus qu'une femme de chambre pour mon cœur. Nièce de ma bonne Lato (excellente et digne créature qui, après avoir bercé ma mère, nous avait élevées ma sœur et moi), Clémentine a hérité de l'affection que nous portait sa tante et ne se souvient pas d'avoir commencé à m'aimer.

Enfants, nous nous roulions sur le même gazon. Fillettes, nous jouions à deux les mêmes jeux. D'une année moins âgée que moi, Clémentine se trouvait avoir juste la taille des robes qui me devenaient trop courtes, et juste aussi le goût des joujoux qui déjà ne m'amusaient plus. C'était elle qui brisait les ménages que j'avais ébréchés, elle qui mettait à néant les pauvres vieilles poupées que j'avais rendues impotentes. Quand je jouais ma première

sonate, elle faisait son premier ourlet; quand j'achevais mon éducation, elle terminait son apprentissage. Enfin, tout la faisait déjà rire, quand tout déjà me faisait rêver.

J'avais promis à Clémentine de la prendre pour femme de chambre aussitôt que je serais mariée. Je tins parole, et elle me suivit en Limousin pour y voir crouler tous les châteaux que nous avions bâtis en Espagne.

Pauvre Clé! atterrée comme moi à son entrée au Glandier, elle fut la première à relever mon courage, et à me distraire du présent par l'espérance de l'avenir. M. Lafarge aimait sa gaieté; elle en profita pour essayer de corriger en lui toutes les aspérités qui me blessaient, et pour mettre en

relief toutes les bonnes qualités qui pouvaient me plaire. Elle lui apprit à connaître mes goûts, à prévenir mes désirs, et bien souvent, en lui procurant la joie de me surprendre, elle m'a donné la consolation de me croire devinée. Elle avait voulu aussi rendre la vieille maison habitable, et, dès le lendemain de notre arrivée, elle s'était mise à tout récurer, frotter, épousseter, cirer. Grâce à ses soins, les vieux fauteuils s'étaient parés de fines housses et les sombres alcôves de blancs rideaux. Elle avait bourré d'arbustes les cheminées salement béantes et recouvert de fleurs les marbres écornés.

Malheureusement les miracles d'ordre et d'activité qu'elle accomplissait pour me plaire déplurent à la famille Lafarge. Son dévouement fit ombrage. On se plaignit

de ce qu'elle riait en cachette de tout le monde. Je voulus sermonner, et Clémentine indignée jeta son franc rire au nez de chacun. On voulut la calomnier auprès de M. Lafarge. Il prit son parti, et la discorde devint guerre... Hélas! hélas! je regardais alors de très-haut à très-bas ces infimes misères, ces orages en verre d'eau. Je les méprisais, et cependant ces criailleries domestiques étaient le glas précurseur de mon agonie et de ma mort!... Activées par elles, les inimitiés grandissaient, les rancunes s'envenimaient, les haines s'essayaient à la vengeance... Encore quelques jours, j'allais être dénoncée comme empoisonneuse, et Clémentine allait se voir désignée tout bas comme ma complice!... Encore quelques jours, une accusation de faux témoignage (1) allait peser

(1) Séance du 11 septembre 1840 : « Clémentine, ser-

sur sa tête, et j'allais avoir à trembler pour elle en tremblant pour moi!... Merci à Dieu qui l'a sauvée!...

Lorsque la justice me fit enlever du Glandier pour m'écrouer dans la prison de Brives, Clémentine me suivit, ne demandant d'autre grâce que de rester prisonnière avec moi. Pendant tout le cours des débats, elle fut sublime d'énergie et de fidélité. Après ma condamnation, son dévouement s'exalta encore, et j'ai pu voir cette jeune fille, naguère encore si étourdie et si rieuse, pleurer mes larmes, souffrir mes souffrances, me soigner nuit et jour avec

vante, persistant à soutenir, etc., etc., le procureur général requiert que la déposition du témoin soit consignée au procès-verbal, » etc.

Que deviennent alors l'article 372 du Code criminel et le paragraphe qui y a été ajouté en 1832?

la tendresse sans bornes d'une mère ou d'une sœur.

Soumise comme moi à la rigueur d'un règlement qui nous privait d'air, d'exercice et souvent de toute communication avec le dehors, non-seulement ma pauvre Clé ne se plaignait jamais, mais encore elle évitait de me laisser deviner qu'elle pût se trouver à plaindre. Elle souriait aux grilles, elle souriait aux verrous, le chien de la geôle était son ami, la chatte du concierge était sa compagne; les enfants aimaient son sucre, les vieillards son tabac, tout le monde sa bonne grâce, et, sous sa main, les cadenas eux-mêmes semblaient chanter.

Clémentine est le type de la grisette parisienne. Elle a l'esprit qui se parle et

l'instruction qui se devine. Elle sait de tout un peu, sans avoir rien appris. Elle s'éprend de tout une heure sans se passionner de rien. Elle est frivole par goût et sensée par instinct. Elle est forte contre la douleur et faible contre le plaisir. Chez elle, les devoirs de sentiment l'emportent sur le sentiment des devoirs. Pour pleurer, il faut qu'elle voie pleurer. Pour s'ennuyer, il faut qu'elle s'ennuie à deux. Quand elle ne cause pas, elle fredonne; quand ses doigts s'appliquent, son pied danse; elle chante devant le travail comme l'alouette devant l'aurore, et, si l'orage vient à gronder, elle chante encore pour s'étourdir et s'encourager. Ce que Clé adore par-dessus toutes choses, ce sont les dimanches couleur de soleil et les robes couleur de rose, les romances tristes et les romans gais. Son cœur est excellent; sa

tête est un peu folle. Pour la bien juger, il faut l'aimer, et pour l'aimer autant qu'elle le mérite, il faut l'avoir vue grandir jusqu'à l'héroïsme, en défendant le malheur et se dévouant à lui.

Clémentine, à mon insu, avait fait écrire au ministre pour obtenir l'autorisation de s'enfermer avec moi dans la maison centrale où je serais transférée en quittant Tulle. Sa prière avait été rejetée, et la pauvre fille, qui n'avait pas pleuré en me faisant le sacrifice de sa liberté et de sa jeunesse, pleura longtemps la vie qui lui était rendue...

Déçue de son sublime espoir d'abnégation et de dévouement, elle n'abandonna sa première idée que pour former le projet de se fixer à Montpellier. Elle voulait

exercer son état de couturière, louer une chambrette à deux pas de la prison, travailler toute la semaine, et, son dimanche gagné, venir le passer avec moi sous les verrous. J'avais d'abord refusé cette nouvelle preuve de son attachement, et je l'avais instamment pressée de retourner dans son pays, auprès de sa famille; mais bientôt mon cœur s'était fait le complice de son cœur, son rêve était devenu mon rêve...

C'était donc avec un étonnemeut mêlé de tristesse que je l'avais entendue former le projet qui devait nous séparer, même avant le terme du voyage. J'avais douté d'elle une minute... Mais quand elle s'était approchée de moi, au premier regard, à la première larme, je l'avais *reconnue* et comprise. J'avais deviné qu'au moment où

je l'accusais elle méditait quelque nouveau sacrifice. L'émotion nous avait gagnées, et longtemps nous nous sommes tenues embrassées, sans pouvoir nous parler autrement que par nos pleurs. Qu'y a-t-il de plus éloquent qu'une larme pour dire : « Je vous regrette et je vous aime? »

. . . .

Comme dix heures sonnaient à l'horloge de la cuisine, Clémentine s'est levée en sursaut, et, s'étant assurée encore une fois que personne ne pouvait nous entendre, elle est revenue me dire de sa voix la plus câline :

— Ma chère dame, vous m'aimez et je vous aime. Voulez-vous m'accorder une

dernière grâce? Voulez-vous prouver à votre pauvre Clé que votre attachement pour elle n'est pas moindre que son attachement pour vous? Dites, madame, le voulez-vous?

— Je veux tout ce que vous voudrez pour votre bien, ma bonne Clé, mais...

— Pas de mais. Chacun entend le bonheur à sa manière. Pour être heureuse, moi, il faut que je vous sente libre et contente. Vous m'avez entendue débiter mes contes aux gendarmes... eh bien! ils croient que je vais m'en retourner tout droit à Paris, pour prévenir vos amis de l'état de désespoir où vous êtes... Voilà mes habits, passez-les. Voilà mon passeport, prenez. J'ai mis tous vos effets dans cette grande malle, et tout à l'heure, quand

on viendra me dire que le courrier relaye, vous sauterez dans la voiture à ma place, et bon voyage, le tour sera fait.

— Pauvre chère folle ! ne voyez-vous pas que c'est impossible? En admettant même que toutes les choses se passent comme vous les arrangez, mon absence serait remarquée dès qu'il vous faudrait quitter l'auberge pour remonter en voiture. Les autorités prévenues, le télégraphe jouerait, et, le télégraphe mis en branle, ses grands bras m'atteindraient bien avant mon arrivée à Paris.

— Je vous ai laissée dire, maintenant vous allez me laisser faire, reprit Clémentine en préparant tout pour me lever. Je ne vous prête pas ma robe, je la change contre la vôtre; en prenant votre nom, je

vous donne le mien; en vous faisant grisette, je me fais dame.

— Quoi! vous voulez?...

— Je veux aller à votre place à Montpellier, pendant que vous irez à la mienne à Paris. Nos tailles, nos voix, nos signalements, sont à peu près les mêmes, et, grâce à votre habitude de vous enfouir sous triple voile et sous double manteau, les bons gendarmes ne s'apercevront pas de la supercherie. Les messieurs de la maison centrale, qui ne nous connaissent ni l'une ni l'autre, s'en apercevront encore moins; et, une fois en prison, je m'étudierai de mon mieux à être à *vous*.

— C'est trop, mon Dieu! c'est trop!

m'écriai-je en me jetant dans les bras de ma fidèle Clé.

— Du tout... et voilà que vous allez m'attendrir pour rien, quand je n'ai pas de temps à perdre, répondit l'excellente fille en essayant de se dégager de mon étreinte. Je vous en supplie, ma chère dame, soyez *raisonnable*. Acceptez... et, si ce n'est pas pour vous, que ce soit pour votre famille, pour vos amis, pour moi... Je suis forte. Là où il vous faudrait mourir, je vivrai en ne souffrant qu'un peu; et puis, pensez-y bien, madame, pendant que je serai prisonnière à votre place, vous chercherez la vérité. Vos amis, activés par votre présence, la chercheront de leur côté; vous la trouverez, et, Dieu aidant, après avoir obtenu justice, vous viendrez me prendre pour ressusciter toutes

deux... Vite! vite! madame, la malle peut passer d'un moment à l'autre. Laissez-moi vous habiller et partez... Je serai la plus heureuse des créatures de me dire chaque matin en me réveillant que c'est moi qui vous donne la liberté... Vous pleurez?... Je ne pleure pas, moi! Je suis fière au contraire que vous m'accordiez l'honneur de porter votre nom durant quelques années ou quelques mois de ma vie... Partez, je vous le demande à genoux...

En me parlant ainsi, Clémentine était rayonnante de tendresse et de dévouement. Elle baisait mes mains, me pressait sur son cœur; elle trouvait une réponse à toutes mes objections, et opposait une volonté invincible à tous mes refus... A mesure que le temps nous gagnait, ses efforts pour me tenter devenaient plus pressants.

Elle évoquait un à un mes plus chers souvenirs, s'adressait à ma conscience et à mon cœur, priait au nom de mes amis, conjurait au nom de mon innocence... Tout à coup, un claquement de fouet s'est fait entendre. Le pavé de la cour s'est ébranlé, les vitres ont frémi, et les lanternes du *courrier* sont venues teindre d'une clarté blafarde les plis de nos rideaux.

— Mademoiselle du n° 4! a hurlé du bas de l'escalier une grosse voix. Il y a place pour deux dans la malle. Dépêchez-vous tôt; dans cinq minutes, il faudra partir.

Clémentine m'a regardée fixement, et, voyant dans mes yeux que j'étais décidée à ne pas accepter son sacrifice, elle s'est

laissée tomber sur une chaise en cachant sa tête dans ses mains.

— Mademoiselle Clémentine, a crié Cuny à son tour, le conducteur vous attend.

— Je ne pars pas. Madame se trouve plus souffrante, a répondu Clé en sanglotant tout bas.

. . . .

Cette scène aurait dû me briser. Elle m'a rendu des forces et du courage. Il m'a semblé qu'en acceptant volontairement ma destinée j'y attachais une vertu qui deviendrait plus tard ma sauvegarde; il m'a semblé qu'en refusant la vie j'étais rentrée en possession de moi-même, et

que mes chaînes, librement portées, ne pèseraient plus sur mon cœur. Ma conscience, comme une chambre obscure, réfléchissait ma douleur, et lui prêtait je ne sais quelle sérénité douce et vague. Les larmes qui roulaient lentement sur mes joues me semblaient empreintes de consolations et de caresses, et j'entendais une voix intérieure chanter à mon oreille ces mots divins : « Bienheureux ceux qui pleurent ! ils seront consolés. Ils seront aimés. »

XI

Une heure après le passage du courrier, nous nous sommes remis en route. J'ai

vainement essayé de dormir. Ma tête reposait sur l'épaule de Clémentine, et chaque fois que je sentais son bras se roidir pour me préserver d'un cahot, chaque fois que sa main ramenait sur ma poitrine les plis entr'ouverts de ma mante, je me disais : « Demain, à pareille heure, je serai seule à souffrir! les jours succéderont aux jours, les années aux années... et je serai seule encore!... seule en face de la vie... seule en face de la mort. »

Vers le matin, Clémentine, qui me croyait endormie, a échangé quelques mots avec les gendarmes.

— J'ai peur de l'arrivée, monsieur Cuny.

— Ce sera un moment bien souffrant

pour madame, et bien triste pour nous.

— A Limoges, l'usage est de couper les cheveux à toutes les prisonnières qui arrivent. M. Bac m'a prévenue. Croyez-vous, mon Dieu! qu'il en soit de même à Montpellier?

— D'ordinaire, ce qui se fait dans une prison se fait dans l'autre. Pauvre dame!

— Oui, pauvre dame! car, s'ils ont le cœur de faire cela, ils en feront bien d'autres, les bourreaux!

Une larme est tombée des yeux de Clémentine sur ma main. Je n'ai pas remué, et elle a continué d'une voix plus saccadée, mais plus basse.

— Les pleurs n'avancent rien, monsieur Cuuy ; au contraire. Parlons donc posément de ce que nous ne pouvons empêcher. Me laissera-t-on au moins installer madame dans sa nouvelle prison ?

— Je ne le pense pas, mademoiselle.

— Mais on ne lui refusera pas d'emporter ses pauvres effets? de tant qu'elle en avait, il lui en reste si peu !

— Je crains qu'on ne le lui refuse.

— Comment ! ah ! ce serait trop cruel !

— Les règlements sont des règlements, ma pauvre demoiselle, et, à ce sujet même, je voulais vous prévenir que peut-être...

— Quoi! peut-être?

— Qu'on fouillerait madame en entrant, a répondu Cuny d'un air triste et embarrassé.

J'ai fait un mouvement, et la conversation a cessé. Il était temps... j'étouffais.

Il est des douleurs — la mienne est de de ce nombre — qu'il faut souffrir et vaincre sous toutes les formes. Il est des supplices qui torturent la chair et l'âme... Il est des croix qui pèsent sur la pensée comme sur le cœur.

A peine un sacrifice est-il accompli, qu'un autre sacrifice à accomplir se présente. A peine un martyre est-il subi, qu'un autre martyre à subir rouvre l'arène!

Après le deuil de la liberté, le deuil de l'honneur... Après l'adieu à la vie, l'adieu à l'espérance... Après la prison, où la voix d'un ami vibre encore, le cachot, où son souvenir même n'atteint plus!... Je croyais avoir souffert, et voilà que l'avenir se dresse devant moi mille fois plus cruel que le présent, mille fois plus menaçant que le passé... Pitié, mon Dieu, pitié!...

XII

Au moment où nous nous arrêtions à Saint-Paul, un des derniers relais avant Montpellier, une main s'est posée sur la

ensuite combien il était heureux de m'avoir rejointe... et, à ce mot *heureux*, il n'a pu retenir ses pleurs. J'avais mille conseils à lui demander; il avait mille recommandations à me faire... C'était ma dernière heure de vie; je l'aurais payée de mon sang, et cependant je laissais le malheur projeter son ombre noire sur mon dernier soleil! J'oubliais de vivre les quelques minutes de grâce que le sort m'accordait, pour me voir, vivante encore, pleurée morte par le cœur d'un noble et pieux ami!

. . . .

La matinée avait été brumeuse et triste. Un vent froid effeuillait les arbres du chemin, et les nuées matinales qui filtrent la rosée roulaient leurs vagues d'écume au-

dessus de la terre, ou s'élevaient au ciel en blanches colonnes de fumée. Vers sept heures, la bise a redoublé de violence; les nuages qu'elle chassait devant elle se sont déchirés en lambeaux. Une averse torrentielle a soudain abattu la poussière de la route, et bientôt le soleil s'est élancé de l'horizon... J'ai mis la tête à la portière... En face de moi, Montpellier!... Montpellier s'éveillant au chant sacré de ses cloches, et baignant ses toits dans des cascades de lumière!!!

Montpellier!... déjà!... Je me suis rejetée au fond de la voiture, collant mon voile sur mes yeux... Puis, vaincue par la douleur, j'ai éclaté en sanglots...

— Qu'avez-vous? m'a dit M. de Tourdonnet avec une inquiète sollicitude.

— Ce que j'ai, monsieur? ce que j'ai? vous le demandez? Mais vous le voyez bien... Je suis innocente... Je suis jeune... j'aime la vie... et je vais mourir!... Ah! par pitié, s'il en est temps encore, par pitié, sauvez-moi, sauvez-moi!

M. de Tourdonnet m'a regardée quelque temps en silence, et, de sa voix sévère comme l'honneur, il m'a répondu:

— Si vous voulez fuir, madame, *si vous le voulez*, nous tenterons tout pour vous sauver.

— Si je le veux? Vous ne sentez donc pas ce que je souffre?

— Je le sens, mais j'ai foi en vous, et ma croyance est si entière, si absolue, qu'a-

vant de vous soupçonner de faiblesse, j'aurais besoin de vous voir faible deux fois.

— Ah! c'est être cruel que de me dire cela!

— Non, madame, c'est vous servir. En passant à l'étranger, que sauverez-vous? votre vie. Rien de plus... et, en la sauvant, vous éloignerez indéfiniment l'heure de la liberté, qui doit être pour vous l'heure de la réhabilitation et du salut. En restant forte et digne, au contraire, en subissant en chrétienne le malheur que la volonté de Dieu vous impose, vous verrez les passions se calmer, et vos adversaires d'aujourd'hui devenir peut-être vos défenseurs de demain. Coupable, vous auriez tout à craindre du temps; innocente, vous devez

tout en espérer. On a incriminé les dépositions de Clémentine; elle va vous quitter, pour être livrée, loin de votre influence, à toutes les suggestions de vos ennemis. Eh bien! le monde verra si Clémentine se dément. Il verra encore s'il avait le droit de soupçonner le témoignage d'Emma Ponthier, de tous ceux qui ont rendu hommage à la vérité en déposant pour vous. Croyez-vous qu'un homme comme ***, lors même qu'il veillerait sur ses propos, ne se trahira pas par ses actes? Croyez-vous qu'il puisse s'arrêter sur la pente du vice?... Croyez-vous que la liquidation des comptes du Glandier n'édifiera pas les créanciers de M. Lafarge sur la moralité des gens qui vous ont accusée? La science, de son côté, ne pourra-t-elle pas, éclairée par de nouvelles expériences, se donner un démenti à elle-même?

— Pardon, j'étais folle; je vous comprends... je veux souffrir...

— Oui, madame, vous voudrez souffrir, car, fugitive, vous seriez calomniée, et captive, au contraire, vos larmes couleront sur le cœur trompé de vos juges, sur les cœurs que les passions ne vous ont pas fermés. L'opinion publique, madame, jette son mépris au malheur qui abdique, et accorde son intérêt au malheur qui se survit. Il faut des victimes vivantes à sauver, des plaies qui saignent à guérir... Il lui faudra votre martyre, madame, pour qu'elle s'agite, se passionne et proteste, pour qu'elle fasse entendre ce cri de vérité, si justement nommé l'écho de la voix de Dieu. . . . .

J'ai tendu la main à M. de Tourdonnet,

qui me l'a serrée en silence. Un moment après, il est descendu de voiture pour nous laisser entrer seuls à Montpellier.

LIVRE III

I

La voiture, après avoir suivi un long boulevard bordé de platanes, a longé un enclos ceint de murs, et bosselé de tertres gazonnés, plantés la plupart de petites croix déracinées ou boiteuses... *c'est le cimetière des pauvres!*... Quelques pas plus loin, se dressait, avec sa ceinture de fer,

le donjon où j'allais mourir... *c'est le cimetière des vivants !*

Lugubre et fatal rapprochement! A côté des tombes de Dieu, où le malheur dort en paix, les tombes de la loi, où le crime veille avec le remords, où l'innocence elle-même ne s'endort plus qu'entre le deuil de la veille et le deuil du lendemain.

Arrivés devant la terrible geôle, les gendarmes ont mis pied à terre, et Cuny a échangé quelques mots avec la sentinelle qui se tenait au guichet. Aussitôt, des soldats sont accourus pour former la haie de chaque côté de la porte. Des gardiens ont enlevé les lourdes barres qui la fermaient. J'ai entendu le cliquetis des clefs et le grincement des verrous. J'ai entendu le bruit du fer mordant la pierre, et le cri

strident de l'énorme grille, roulant par deux fois sur ses gonds...

C'est tout!

. . . . , ...

Quand je suis revenue à moi, j'étais assise dans une petite chambre cerclée de bancs, et treillagée comme le parloir d'un couvent. Des clefs de toutes grandeurs pendaient au mur, et, faisant face aux clefs, les sabres des gardiens étaient accrochés à de gros clous.

— Ma pauvre dame, où souffrez-vous? m'a dit Clémentine, qui venait de sentir trembler ma main dans la sienne.

— J'ai froid.

Un gardien s'est détaché du groupe qui entourait Cuny, pour jeter un sarment dans le fourneau.

— Par pitié, madame, ne vous désespérez pas ainsi, a repris Clé tout en larmes. Vous le voyez bien : je suis encore là pour vous servir... et toujours pour vous aimer.

— Ne pas me désespérer!... Mais écoutez-les donc épeler là-bas la minute de mon jugement devenu mon acte mortuaire!... Écoutez-les répéter vingt fois les mots cruels qui vont sceller ma tombe! écoutez-les lire et relire la sentence qui me voue au néant!... Perpétuité! perpétuité! c'est-à-dire douleur sans bornes, nuit sans étoiles, ténèbres sans matin.

Perpétuité! c'est-à-dire solitude sans paix, exil sans terme, agonie sans mort... Ah! je souffre trop, mon Dieu, je souffre trop!...

Clémentine a caché sa tête sur mes genoux. Elle sanglotait sans pleurer. Déjà mes yeux étaient vides de larmes, comme mon cœur vide d'espoir.

Deux gardiens ont apporté les paquets que nous avions laissés dans la voiture.

— Portez-les au greffe, a dit un employé qu'on appelait major. Ils seront visités.

— Pas encore, monsieur, je vous en prie! s'est écriée Clémentine en voulan s'emparer d'un flacon d'éther. Voyez dans quel état est madame. Je vais essayer de

lui faire prendre quelques gouttes calmantes.

— Impossible, mademoiselle, impossible. Ce flacon ne pourra être remis à madame qu'après avoir été analysé.

— Quoi! monsieur, vous me croyez capable de faire du mal à ma pauvre dame!

— Je ne crois rien. J'obéis à mes ordres.

. . . .

Un moment après, quelques personnes ont entr'ouvert la porte pour me voir. C'est triste de se sentir regarder quand on souffre tant!

Une prisonnière est entrée ensuite, sous je ne sais quel prétexte. On l'a chassée rudement, en la menaçant du prétoire. Enfin, une religieuse est apparue, les yeux baissés et les deux mains cachées dans les larges manches de sa robe. « Monsieur le directeur m'a chargée de venir prendre madame, » a-t-elle dit au gardien-chef, sans même me regarder.

Je me suis levée, et Clémentine s'est levée comme moi.

— Monsieur le major, a repris la sœur, vous voudrez bien dire à ces dames que j'ai l'ordre de ne laisser entrer personne dans l'intérieur de la prison avec madame Lafarge.

— Ah! ma bonne sœur, a dit Clémentine

d'un ton suppliant, laissez-moi seulement entrer une heure pour déshabiller madame et la coucher. Voyez... elle tremble la fièvre. De grâce, ma sœur, laissez-moi la soigner une dernière fois. Je sais, moi, ce qu'il lui faut... Je suis Clémentine, et je ne l'ai jamais quittée pendant tous ses malheurs.

Sans répondre, la sœur a regardé le major, qui, à son tour, a regardé Cuny. Un nuage a passé devant mes yeux. J'avais compris. Un instant après, la religieuse, voyant ma pauvre Clé distraite par les gendarmes, qui lui promettaient de la mener au directeur, m'a fait un signe, et je l'ai suivie sans prononcer une parole, sans détourner la tête, sans verser une larme.

Nous avons traversé un réfectoire et monté un escalier obscur, taillé en colimaçon, dans l'intérieur d'une tour. Arrivées au second étage, nous nous sommes arrêtées. La porte d'une petite chambre blanchie à la chaux était ouverte. J'y suis entrée.

C'était ma cellule!

— Avez-vous besoin de quelque chose, madame? m'a dit la religieuse, qui m'adressait la parole pour la première fois.

J'ai fait un signe négatif. Elle est sortie en donnant deux tours de clef à la porte.

Après son départ, j'ai fermé les volets intérieurs de la fenêtre et je suis revenue m'asseoir au pied de mon lit. Mes yeux

regardaient sans voir; j'étais sans force pour sentir, sans force aussi pour penser et pour pleurer... J'apprenais à souffrir seule...

II

Vers dix heures, la clef a tourné deux fois dans la serrure. C'étaient deux religieuses qui m'apportaient un bol de tilleul. J'ai refusé de le prendre.

— Madame a peut-être la fièvre? a dit la plus jeune sœur en me soulevant doucement le bras pour me tâter le pouls.

Je n'ai pas répondu; mais tout à coup il m'a semblé sentir la main qui tenait ma main la presser légèrement. J'ai levé les yeux. La jeune religieuse me regardait d'un air triste et caressant, et j'ai vu une larme rouler sur sa joue.

— Vous me plaignez donc, vous? ai-je dit tout bas à ma douce infirmière.

Sans me répondre, elle s'est retournée précipitamment vers sa compagne, occupée à remplir d'eau de riz une carafe posée, avec un verre, sur la table de nuit.

— Madame a la fièvre, ne faudrait-il pas lui conseiller de se coucher?

— Je n'y vois pas d'obstacle. Les draps sont au lit depuis hier.

La petite sœur n'a pas répondu un mot; mais, s'approchant de moi avec empressement, elle a commencé à me déshabiller.

Cinq minutes après, j'étais couchée et les religieuses se retiraient.

— J'ai cru que vous n'en finiriez pas, sœur Mélanie, a dit la plus âgée en pesant sur la porte pour s'assurer qu'elle était bien fermée.

— Pauvre dame! je la plains. Elle parait si souffrante!

— La plaindre. Pourquoi? Si elle a fait la faute, c'est un bonheur pour elle de faire pénitence, et si, par miracle, elle n'est pas coupable, elle est *trop heureuse* encore que

les juges l'aient condamnée. Que faisait-elle dans le monde? Elle damnait son âme. Ici, elle la sauvera rien qu'en souffrant son mal pour l'amour de Dieu.

Les voix se sont éloignées et je n'en ai pas entendu davantage. Mais, au milieu des rêves douloureux de ma fièvre, un même mot retentissait sans cesse à mon oreille : *trop heureuse*. Trop heureuse! moi!...

III

On m'a annoncé que j'aurais, avant le soir, la visite de mon oncle. Mon oncle!

le frère de mon grand-père, son sang, son cœur peut-être... Mon Dieu, faites que je le *reconnaisse* et qu'il me comprenne!

Je n'ai jamais vu mon oncle. Est-ce un homme du monde? Viendra-t-il à moi par devoir ou par amour? M'imposera-t-il sa protection, ou m'accordera-t-il sa tendresse? Ne serai-je que sa nièce, ou bien sa fille?

Chaque fois que j'entends des pas dans l'escalier, je crois le voir paraître. Je tremble, j'espère, je crains... Si je n'allais trouver en lui qu'un étranger! Si le cœur de mon grand-père ne battait pas dans son cœur! S'il ne venait à moi que par pitié! S'il rougissait de mon malheur!... Non, non. Je suis folle et ingrate... Ingrate, car trembler au moment d'être réunie à lui,

c'est oublier sa première lettre, si touchante et si tendre ; c'est oublier notre sainte parenté, réclamée hautement par lui le lendemain même du jour où j'étais condamnée... Ah! que ces heures d'attente sont longues !... Que faire pour les abréger? Penser à mon oncle et me ressouvenir de ce qu'il a été pour pressentir ce qu'il va être.

Mon grand-père n'a pas eu d'enfance. Le soleil de 89 mûrissait vite les hommes qui allaient chercher fortune à Paris au moment de la grande tourmente révolutionnaire. A cette époque, les liens de famille étaient presque toujours brisés par la force des événements. Les fils se regardaient comme les aînés de leurs pères. Les frères mouraient souvent sans avoir connu leurs frères. Chacun posait lui-même la

pierre de son foyer, et mon aïeul était déjà riche, hautement posé dans le monde, lorsque, se souvenant d'avoir des frères, il les appela à Paris pour leur donner une part dans les bénéfices de son bonheur.

Grâce à ses protections, Simon, le plus jeune, eut bientôt obtenu une place assez élevée dans le Rouergue. C'était une carrière honorable, c'était un bel avenir. Malheureusement ma tante, qui venait de se marier, prit le mal du pays, loin de sa belle mer de *Cette* et de son beau ciel bleu de Provence. Elle tomba malade, voulut revenir à Montpellier dans sa famille, et mon oncle, qui l'adorait, préféra abandonner sa place que de souffrir cette séparation.

Mon grand-père n'avait plus vingt ans.

Il blâma ce qu'il appelait le coup de tête de son frère. Plus tard, cependant, il lui offrit une seconde place, que mon oncle refusa encore pour rester dans le commerce. Nouvelle brouille, nouveau raccommodement suivi d'un affectueux mais lointain échange des deuils et des joies qui venaient attrister ou réjouir les deux familles.

En vieillissant, mon grand-père, qui n'avait guère plus que la mémoire des yeux, écrivit moins souvent à Montpellier. On lui répondit plus rarement aussi. A l'époque de mon mariage, j'oubliai même d'envoyer une lettre de faire-part à mon oncle inconnu. Quand le malheur me frappa et que j'appelai à moi tous les miens, je n'appelai pas mon oncle... et cependant c'est lui qui, le premier, renoua

la triste parenté qui l'unissait à mes larmes; c'est lui qui réclama le droit de m'ouvrir son cœur et ses bras; c'est lui qui m'aima quand on ne m'aimait plus... Ah! pourquoi aurais-je peur en attendant mon oncle? Je suis innocente, Dieu le lui dira bien.

IV

J'ai vu mon oncle! Je lui ai tendu la main. Nous nous sommes regardés, reconnus et embrassés en pleurant. C'est bien le frère de mon grand-père!

Quel moment! j'aurais voulu renfermer

dans un seul mot tout ce qui tressaillait pour lui dans ma conscience et dans mon cœur... mais j'étais trop émue. Les sanglots m'étouffaient, et je ne pouvais que répéter sans cesse : « Mon oncle, mon bon oncle, aimez-moi, aimez-moi. » Lui, aussi attendri quoique plus fort, me serrait les mains, m'encourageait du regard, et, d'une voix pleine de caresses et de larmes, me disait doucement : « Ma pauvre fille, vous êtes innocente, je le sens, je le sais; confiez-vous à Dieu; il vous a donnée à nous. Nous saurons vous consoler, nous saurons vous aimer. »

Le règlement nous avait accordé vingt minutes... Qu'elles ont été courtes ces minutes bénies! mais qu'elles m'ont fait de bien! Le cœur de mon oncle est un cœur qui bat; ses yeux sont des yeux qui pleu-

rent. Nous nous aimerons vite; mieux que cela, nous nous aimons déjà. Il reviendra me voir demain avec toute sa famille. En le quittant, je lui ai recommandé Clémentine; il a souri, et j'ai appris que depuis le matin elle était installée chez lui comme l'enfant de la maison...

Sainte charité, tu es le génie du cœur!

V

Après le départ de mon oncle, j'ai pu pleurer enfin toutes les larmes amassées dans mon cœur. Cette explosion de dou-

leur m'a rendu un peu de calme, et je me suis endormie d'un sommeil si profond, que je n'ai pas entendu la religieuse, qui est venue m'apporter une veilleuse et du lait.

Qu'il est triste, mon Dieu! le réveil du prisonnier, qui ne ressaisit la vie qu'en ressaisissant ses chaînes, qui ne se sent exister qu'en se sentant souffrir! En ouvrant les yeux dans ma nouvelle cellule, j'avais tout oublié... tout... et, pendant quelques instants même, le rêve l'a emporté sur la réalité. J'avais froid, j'avais soif, j'ai appelé ma pauvre Clé pour me couvrir et me donner à boire... Ah! je ne pourrais jamais dire le mal que m'a fait ma voix en achevant de me réveiller.

J'étais couchée sur un petit lit de fer,

pauvrement recouvert d'une courte-pointe d'étoupe et de draps de grosse toile, qui suffisaient à peine pour border le matelas. La couverture était très-mince; le froid m'avait saisie. Je me suis levée pour chercher mon manteau; il était resté à la porte, et la porte était fermée. J'ai regagné mon lit en tremblant.

Ma chambre, vue au grand jour, est bien petite. Ce n'est qu'un cabinet percé d'une porte faisant face à une fenêtre. Une chaise et un lit la meublent. En s'approchant de la croisée, on aperçoit des toits inégaux et des pans de mur lézardés, les uns percés de petites lucarnes, les autres enduits d'asphalte noir ou gris. C'est sans doute l'envers des vieilles rues d'un vieux quartier. Au-dessous de la fenêtre s'étend

une des cours de la prison... Ah! que c'est étroit et vide!

Six heures sonnent. J'entends parler dans la pièce voisine. Peut-être va-t-on entrer et pourrai-je avoir un peu de feu pour réchauffer mes pieds glacés. Si je pouvais me rendormir quelques heures, j'oublierais, et ce serait cesser de souffrir. Malheureusement le froid me gagne de plus en plus. Je crois toujours qu'on va venir... et les pas qui montent et descendent l'escalier passent et repassent devant ma porte sans s'y arrêter... J'ai eu l'idée d'appeler; mais qui appeler? je ne connais personne. J'ai voulu frapper; j'ai eu peur d'éveiller le silence qui pesait sur la prison comme une coupole de plomb sur un tombeau... Apprenons plutôt à souffrir seule... Je ne

peux avoir que deux compagnes ici : la douleur aujourd'hui, demain la mort...

VI

A neuf heures, un grand bruit s'est fait entendre. J'ai couru à la croisée. C'étaient des tables qu'on décrochait du mur pour les dresser dans un grand cloître vitré, qui sert sans doute de réfectoire. Au même moment, une religieuse est entrée, suivie d'une prisonnière chargée, m'a-t-elle dit, de venir deux fois le jour m'apporter mes repas, et devant, en outre, balayer ma chambre et faire mon lit.

En apercevant la pauvre créature sous son costume étrange, la tête baissée, les mains pendantes, l'œil sans regard, les lèvres sans voix, je n'ai pu réprimer un premier mouvement de répulsion. Geste et silence, tout en elle mentait.

Quelques instants après cependant, j'ai fait un triste retour sur moi-même, et, pesant avec mon cœur le regard froid de la sœur, sans cesse attaché sur la malheureuse femme, pesant les chaînes invisibles de l'invisible règlement subetitué à sa propre volonté, je me suis indignée d'avoir jugé quand je devais plaindre. J'ai rougi de mon injustice, et, pour la réparer, j'ai pris dans un cabas un sac de bonbons qui me restaient de la route. Je me suis approchée de la pauvre femme, et je le lui ai doucement posé dans la main.

La prisonnière s'est tournée vers la sœur et l'a regardée d'un air suppliant ; puis, sur un signe qu'elle en a reçu, elle m'a saisi et baisé les mains les larmes aux yeux.

— Je ne vous aurais pas crue si gourmande, Basson, a dit la religieuse d'une voix moitié riante et moitié sévère.

— Ah ! ma sœur, ce n'est pas la gourmandise qui me ferait pleurer de joie, a dit Basson en reprenant son air contraint. Voyez ces bonbons... ce sont des dragées, et j'en avais acheté une livre le jour du baptême de ma petite. Il y a de cela quatre ans, et depuis lors je n'en avais plus revu... Ah ! ma pauvre petite ! ma pauvre Angèle !

— Si vous l'aviez aimée, a dit la religieuse sévèrement, vous n'auriez pas commis la faute qui devait lui enlever sa mère. Mais assez parlé pour ne rien dire. Un mot de plus, Basson, et je serais forcée de vous envoyer au rapport.

La pauvre mère a baissé la tête, et, sans répondre, s'est remise à faire mon lit. Ses mains tremblaient cependant, et j'ai surpris de grosses larmes tomber de ses yeux sur mes draps.

VII

Déjà je ne me sens plus seule ! Déjà ma cellule n'est plus si vide ! Je les ai vus tous, les chers miens que j'aimais sans les connaître ! Ils étaient là... Mon cœur les revoit aux mêmes places où tout à l'heure ils sont apparus à mes yeux.

Cette chaise, la plus proche de mon chevet, c'est la chaise de ma jeune cousine, et, je le sens, ma sœur de demain. A côté, voilà la place d'où ma tante me regardait en pleurant. Élisa, Eugène, Gustave, vous étiez là, renouant les liens du sang par l'alliance des larmes... Ah ! jamais je n'oublierai les douces caresses d'Adèle, prenant

possession de mon malheur avec la grâce timide d'une jeune fille qui rougit de laisser surprendre les trésors de tendresse renfermés dans son cœur! Jamais je n'oublierai la pieuse sollicitude de ma tante, relevant mon oreiller, doublant ma couverture, et revenant encore, les adieux déjà échangés, me poser sur le front un de ces baisers de mère qui charment la douleur, l'endorment et la guérissent.

Dieu soit loué! j'ai une famille encore! Je peux m'oublier et dire *nous* en pensant aux heureux. Mon sang bat dans d'autres cœurs que mon cœur; mes larmes coulent dans d'autres yeux que mes yeux; mon innocence vit dans d'autres consciences que la mienne... J'ai une famille! et pour qu'elle me soit plus chère, ô mon aïeul aimé! elle porte ton nom et tu me

l'as donnée, comme tu m'as tout donné!!...

. . . .

Dans le monde, on ne comprend pas ces affections soudaines, fleurs de deuil et d'orage, qui naissent à la grâce de Dieu d'un mot, d'un soupir, d'un regard partagés. A peine ma famille avait-elle paru dans ma cellule, que nous nous étions reconnus et aimés. Pour renouer une parenté qui n'avait écrit ses titres que sur le marbre des tombes, une larme, une seule larme avait suffi.

Après cette visite, j'ai eu celle de M. de Tourdonnet; une religieuse l'accompagnait. Elle s'est assise à trois pas de nous.

Je n'attendais pas M. de Tourdonnet.

En me voyant dans cette cellule étroite et sur ce pauvre lit, il a pâli, et, s'avançant vers moi sans me regarder, il m'a dit avec force :

— Vous nous avez promis de vivre, vous en souviendrez-vous?

— Je m'en souviendrai, mais le pourrai-je?

M. de Tourdonnet m'a pris la main et me l'a serrée en silence. Ses lèvres tremblaient. Son émotion était si profonde, qu'elle gonflait les veines de son front et le sillonnait de reliefs mystérieux, caractères vivants d'une pensée douloureuse et muette. Il a fait ensuite quelques tours dans la chambre, et, revenant près de moi, il m'a dit :

— Vous m'avez demandé si vous pourriez vivre... Ah! madame, les martyrs ne demandaient pas s'ils pourraient mourir... Courage, madame, car vous aurez beaucoup à souffrir! Courage, car vous souffrirez longtemps!... D'autres vous mentiraient peut-être; moi, j'ai besoin de mesurer vos forces à votre croix, j'ai besoin de vous sentir plus grande que votre infortune n'est grande. En vous quittant, j'ai besoin de croire en vous, si je veux espérer pour vous... Ne me répondez pas, a repris M. de Tourdonnet d'une voix brisée; ne me répondez pas. A cette heure, nous souffrons trop tous deux. Je vais chez le préfet. On vous a condamnée à vivre, il faut qu'on vous aide à trouver ce courage... Tout manque ici...

— Qu'importe!

— Ah! madame, à vous entendre parler ainsi, on croirait que nous ne vous aimons pas. . . . .

. . . .

. . . .

De tous mes amis, M. de Tourdonnet est celui qui a toujours exercé le plus d'influence sur les révoltes désespérées de ma volonté. D'autres, plus faibles, m'ont aimée pour me consoler. Lui m'a voulu faire de son amitié une vertu. Jamais il n'a consenti à voiler par de faux mirages les réalités trop affreuses de ma position. Jamais il n'a hésité à me signaler le danger et à me montrer ce que j'avais à craindre aux heures d'orage. Il me prenait par la main pour m'aider à gravir les rudes pentes de mon calvaire... Et moi, fière et touchée de son estime, confiante et forte de

son affection, j'allais... laissant mes pieds meurtris ensanglanter les pierres du chemin, pliant sous le faix de ma croix... sous celui du désespoir, jamais.

. . . .

VIII

Chaque soir, à peine endormie, mon âme s'enfuit de sa prison, et chaque matin, surprise par la réalité, elle revient tristement se heurter à ses fers. Je sens cependant que mon mal n'est pas encore le mal cruel de la liberté et de la vie. Souffrir ainsi, c'est encore vivre, et demain je n'aurai plus qu'à me laisser mou-

rir. Ma position n'étant pas fixée, il survient durant le jour mille choses qui m'aident à me distraire de moi, sinon à oublier.

J'ai vu le directeur; il ne parle pas, il ne sourit pas... serait-il méchant (1)? J'ai vu la supérieure. Elle parle. elle sourit... aura-t-elle au moins le sourire du cœur?

Pour clore la série de ces inspections administratives, j'ai eu à onze heures la la visite du général et du préfet. Le monde est poli. Avant d'oublier ses morts, il les enterre.

(1) Quand j'écrivais ces lignes et celles qui suivront, je ne connaissais de M. Chappus que le *directeur*. J'ai appris plus tard à le mieux juger. Entré fort jeune dans l'administration des prisons, il a vu le vice de si près, qu'il est devenu prompt au doute et lent à l'estime. Le règlement a déteint sur lui; mais, si le *directeur* est tout angles, l'*homme* est franc, a l'esprit juste et le cœur droit.

— Un peu, général... C'est-à-dire que tout à l'heure j'ai pu penser ainsi, mais que maintenant je vous offre de grand cœur ce que ne suis pas forcée de vous donner, une sincère bienvenue, à titre de frère d'armes de mon père.

Le général m'a serré affectueusement la main, et nous avons causé quelque temps des belles batailles de l'Empire, où toute l'armée, officiers et soldats, se paraient comme pour un jour de fête. Nous avons causé de gloire et de mort, d'Austerlitz et de Sainte-Hélène... Il faut être amis déjà pour rêver à deux ; mais pour se souvenir, il suffit d'avoir vécu. Si l'avenir est trop étroit pour toutes les illusions qui se le disputent, le passé est assez large pour donner une fosse à toutes nos déceptions et à tous nos regrets.

En se retirant, le préfet, M. Bégé, m'a offert très-gracieusement sa protection auprès du sous-secrétaire d'État et de quelques membres de sa famille. M. de Piré ne m'a pas fait de promesses, mais il m'a parlé de mon père, et m'a dit avec feu qu'il honorait le malheur.

J'ai remercié M. Bégé de la protection qu'il m'offrait; mais, si jamais j'ai besoin qu'on me protége, je le demanderai plutôt à M. de Piré, qui ne m'a rien offert.

. . . .

IX

On a placé une cheminée-poêle dans ma cellule. Hier, en me couchant, j'en ai

tourné la clef à gauche, et peu s'en est fallu que je ne me sois fort innocemment asphyxiée.

Quel crime à ajouter à tous mes crimes! Les hommes n'y auraient pas même trouvé des circonstances atténuantes. Comment douter en effet que je n'eusse voulu échapper par le suicide aux remords qui trouvent tant d'écho dans la solitude? Comment douter de ma préméditation à m'en aller dormir sous terre de ce lourd sommeil des morts d'où rien ne réveille plus?

. . . .

Quand la sœur est entrée ce matin, mes yeux n'y voyaient plus. Mes lèvres étaient glacées, et la fièvre battait lourdement

mes tempes. Elle m'a demandé si je voulais voir un des médecins de la prison. J'ai nommé M. Pourché.

Mon oncle m'avait dit que, l'ayant rencontré à l'époque de mon procès, il l'avait trouvé presque aussi convaincu que lui-même de mon innocence. Il avait ajouté que, jeune encore, M. Pourché était cependant un des meilleurs praticiens du pays. J'avais donc le droit d'espérer qu'en tendant le pouls à mon nouveau docteur, je tendrais la main à un ami.

Mon espérance n'a pas été trompée. Montpellier me rend Tulle. En entrant chez moi, M. Pourché ne m'a ni regardée, ni étudiée. Il est venu consoler le malheur. La science cédait le pas à la bonté. Le

médecin se cachait pour ne laisser voir que l'homme de cœur.

. . . .

Je sens que M. Pourché connaît déjà mon mal, car, au lieu de me prescrire des remèdes, il m'a laissé le meilleur de tous, son estime et son amitié. Avec lui, comme avec M. Ventejou, j'oserai dire que je souffre sans m'inquiéter du nom à donner à mes souffrances; j'oserai avoir la fièvre sans que mon pouls batte plus fort; j'oserai me plaindre enfin sans que mes blessures saignent.

Quand le mal de l'absence fera pâlir mes joues, il ne m'accusera pas d'exaltation et de folie. Quand le mal de la liberté, quand le mal de l'honneur, auront tari en

moi les sources de la vie, il ne confondra pas l'angoisse de la victime avec le délire furieux du coupable. Le savoir en lui s'inspirera du cœur. L'homme, le chrétien, l'ami, compléteront le savant... Ah! c'est un noble sacerdoce que la médecine, quand ceux qui l'exercent savent comprendre que, pour posséder la *vertu* de guérir, la science a besoin d'être elle-même une vertu.

J'ai appris de la sœur que M. Pourché faisait sa visite chaque matin vers les neuf heures; un coup de cloche annonce sa venue. J'aimerai cette heure, j'aimerai cette cloche qui chantera le retour d'un ami.

X

Je ne pense pas. Je n'agis pas. Je passe mes jours à écouter l'appel de la petite sonnette qui m'annonce les messages de ma famille, et le tintement de l'horloge qui me mesure les minutes. Tout m'est nouveau, tout m'est étrange dans mon malheur actuel. Le moindre mouvement m'effraye. Un bruit de pas dans l'escalier me bouleverse, et c'est avec une anxiété fiévreuse que j'attends les derniers ordres du ministre. Ils décideront de mon sort... Combien d'heures vivrai-je dans une semaine? Combien de rayons de soleil me sera-t-il accordé pour m'aider à souffrir

jour?... Aurai-je des livres, des plumes, e table... presque rien, mais assez cendant pour me recomposer l'ombre d'un ez-moi?...

Depuis que j'ai perdu ma pauvre Clé, me dépite souvent, je m'étonne toujours mon ignorance absolue des mille petits ns à l'aide desquels on parvient à vivre space de temps compris entre un matin un soir. Tout me manque à propos de it. Mon bois fume et ne brûle pas; mon n se renverse et ne chauffe pas. Quand on lait bout, c'est qu'il s'enfuit. J'ai un onde de pensées dans la tête sans qu'une ule d'entre elles veuille condescendre à occuper de mon pauvre *moi*, qui a froid a chaud, soif ou faim... Les préoccupaions incessantes qu'il faut tirer de soi pour les reporter à soi me fatiguent et

m'obsèdent. C'est de l'égoïsme pratique. Vivre pour vivre, quel néant!

XI

M. de Tourdonnet a été autorisé à me voir une dernière fois avant son départ. L'absence ressemble tant à la mort! Pourquoi se quitter deux fois, quand au mot si triste de l'adieu ne peut plus s'unir le mot qui dirait au revoir?

. . . .

En voyant entrer M. de Tourdonnet,

j'ai compris qu'il s'était fait un devoir du courage, et que, cette fois, il serait fort pour deux. Il m'a longuement parlé des démarches qu'il avait faites auprès du préfet, et même auprès du ministre, pour m'obtenir l'autorisation de recevoir les visites de ma famille trois fois la semaine. Il m'a dit que je pourrais prendre l'air une heure par jour sur une plate-forme qui couronne la tour que j'habite. Enfin, il m'a raconté comment il avait obtenu la permission de pourvoir ma cellule d'un petit mobilier de bénédictine.

— Parcourez cette note, a-t-il ajouté en me présentant un papier, et voyez si je n'ai rien oublié de ce qu'il vous faut pour ne pas mourir.

J'aurais voulu remercier M. de Tour-

donnet. Je n'ai trouvé qu'une larme pour lui répondre.

— Oui, madame, pour ne pas mourir, a repris le noble ami en appuyant sur chacune de ses paroles. Ah! je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous-même. Vous êtes tout à la fois très-faible et très-forte, et si chez vous le cœur est souvent femme, l'âme est toujours virile. *Il faut* que vous viviez ici, et vous y vivrez, car vous ne voudrez pas donner au monde le droit de *penser* et de *dire* que vous n'avez eu d'autre courage que le courage de l'orgueil. Vous vivrez, car vous ne voudrez pas lui donner le droit de soutenir qu'éloignée de vos amis, réduite à vos propres inspirations et à vos propres forces, vous avez faibli, vous avez eu peur... Oui, madame, peur (le monde le dirait),

peur du temps, qui confond tôt ou tard le coupable ; peur des hommes, qui oublient, peur de Dieu, qui se souvient.

— Peur ! moi ! jamais. Je suis innocente, vous le savez... et, si je n'étais plus là pour le crier, vous y seriez encore pour le dire.

— J'y serais, je le dirais... nous le dirions tous ; mais croyez-vous donc que nos voix parleraient jamais aussi haut que vos souffrances, que vos larmes, que votre vie de désolée et de captive ?... Non, vous ne mourrez pas, madame, vous ne pouvez pas mourir. Qu'importe après tout que cette chambre soit étroite et nue ? qu'importe qu'elle s'appelle cellule ou tombeau ? Vous y aurez vos souvenirs et notre

estime... vous y aurez Dieu ! et Dieu, pour les innocents, c'est l'avenir!

. . . .

Nous parlions ainsi, appuyés contre la fenêtre, et vis-à-vis d'une terrasse intérieure bordée de quelques vases, les uns vides, les autres plantés encore de tiges desséchées ou brisées. Un bruit de clefs ayant attiré notre attention de ce côté, une porte s'est ouverte, et nous avons vu apparaître une jeune femme accompagnée d'un gardien. C'était une belle personne, grande, svelte, aux traits accentués et sévères... un large châle rouge l'enveloppait tout entière, et ses cheveux blonds, tordus en couronne au-dessus de sa tête, laissaient échapper sur les tempes deux gros-

ses boucles qui se déroulaient en anneaux le long du visage.

En arrivant sur la terrasse, alors éclairée par les rayons du soleil couchant, elle a fait quelques pas. Puis, s'arrêtant soudain, elle a relevé la tête comme pour saluer le ciel. La baissant aussitôt, et croisant les bras sur sa poitrine, elle s'est remise à marcher, le regard fixe, frappant les dalles de chacun de ses pas, d'une façon brusque et heurtée qui faisait mal à entendre.

Nous nous sommes regardés, et, sans oser échanger la pensée qui nous faisait pâlir, nous avons prié la sœur de nous dire quelle était la jeune dame prisonnière qui se promenait sur le balcon voisin.

La sœur a tiré sa montre, et, sans lever les yeux, elle nous a répondu :

— Il est quatre heures. Ce ne peut être que mademoiselle Grouvelle.

— Mademoiselle Grouvelle? Est-elle donc malade?

— Mon Dieu! non. Seulement, elle fait la folle.

M. de Tourdonnet a reculé de deux pas, et j'ai caché ma tête dans mes mains. Un instant après, dominée par la violence de mon émotion, j'ai saisi le bras de mon dernier ami, et, le forçant de ramener ses regards sur la terrasse, je lui ai dit :

— L'avenir que vous osiez évoquer tout

à l'heure... osez le regarder... il est là... devant vous... Cette femme... cette ombre... cette pauvre morte qui se survit un jour... il n'y a pas longtemps de cela, elle est entrée ici comme j'y suis entrée hier, pleurée par tous ceux qu'elle aimait... Elle était jeune comme moi... courageuse plus que moi... Sa peine, à elle, se composait d'années, de jours, d'heures, qu'elle pouvait compter... Elle pouvait espérer, en souffrant, de payer larme par larme à la loi sa dette de douleur... Chaque soir, elle pouvait se dire : « Je suis plus près des miens de tout un jour; » chaque matin, elle pouvait penser : « Je suis plus près des miens de toute une nuit. » Elle avait gardé son nom, ses droits à l'espérance et sa place au soleil... Pour seuil de sa prison, elle n'avait pas une tombe... et cependant, voyez... elle s'étiole, elle languit, elle se meurt...

Elle est morte!... morte... je me trompe, monsieur... elle est folle... Oserez-vous bien en rappeler à l'avenir; oserez-vous me dire au revoir?...

— Oui, madame, je l'oserai, car ce n'est pas en vous seule que j'espère. Je crois en Dieu.

XII

Je voudrais me créer des occupations, m'imposer des devoirs assez sérieux pour ancrer mon cœur et ma pensée aux pierres de ma cellule. Je voudrais recommencer à

vivre quelques-unes de mes heures, et je ne sais encore que les souffrir toutes.

Le départ de M. de Tourdonnet et ma quasi-asphyxie ont ravivé ma névralgie. Je sens une main de plomb peser sur mon cerveau. Mes idées dorment. Mon cœur a le cauchemar. Cette atonie morale doit ressembler à la mort. C'est froid, mais c'est calme. C'est lourd, mais moins lourd que l'injustice doublée de calomnies et de mensonges.

. . . .

On vient deux fois par jour dans ma cellule, le matin à dix heures, le soir à six. La religieuse qui accompagne la pauvre femme de service est une petite sœur blonde

et rose, qui a les joues creusées de gentilles fossettes toujours pleines de sourires, les yeux d'un bleu criard et froid, le bon cœur sans esprit, la tête vive, un peu trop disposée peut-être à porter le voile de travers.

Le matin, elle s'approche et me dit naïvement : « Vous vous ennuyez toujours seule, madame. Je voudrais bien rester un peu plus; mais je n'ai pas une minute à perdre. » Le soir, elle me dit avec la même candeur : « Mon Dieu! que vous avez dû vous languir? Je voulais venir vous voir dans la journée, mais le temps m'a manqué. » Si elle cause un instant, c'est pour me parler de la pluie et du beau temps : si elle essaye de me consoler, c'est avec une maladresse qui va chercher mes larmes. Sa présence n'est une distraction que pour mes yeux...

et lors même que je ne suis pas seule, que mon cœur est seul, ô mon Dieu!

Chaque soir cependant, vers sept heures, ma solitude se pare et s'anime. Je vais, je viens, j'écoute, j'attends, j'espère le léger coup de clochette qui, après avoir couru le long des vieilles voûtes du réfectoire, s'engouffre dans l'escalier de ma tour et vient s'éteindre comme un soupir sur le seuil de ma porte.

Ce coup de cloche, c'est le signal qui dit à la religieuse que *ma sœur* Adèle l'attend au parloir. Les ordres du ministre n'étant pas encore arrivés, la bien-aimée veut au moins tous les jours voir la sœur Philomèle qui me voit, parler à la sœur Philomèle qui me parle. Si j'ai passé une mauvaise nuit, si je suis plus souffrante,

Adèle s'en retourne triste, et m'envoie son baiser en pleurant. Si je suis plus calme et plus forte, elle sourit à la sœur qui me sourit de sa part. Sa pieuse sollicitude s'étend à tout. Tantôt, c'est une brochure nouvelle qu'elle m'apporte, tantôt une simple fleur, mais une fleur cueillie pour moi, et sur laquelle, en cherchant bien, je trouverai la trace d'un baiser et d'une larme... C'est encore une *revue* qu'elle a entendu vanter, et qu'elle s'est fait prêter pour me la prêter... C'est une tisane préparée par son excellente mère pour me calmer un peu et me faire dormir. C'est tout ce qui distrait, attendrit et attache, tout ce qui fait oublier et tout ce qui guérit.

— Merci, ma bonne Adèle, merci! Vivre pour aimer, c'était le souhait de ma

jeunesse; aimer pour vivre, ce sera le vœu de mon malheur.

XIII

J'ai revu Clémentine. Pauvre Clé! je ne croyais pas tant l'aimer que je l'aime.

Il paraît qu'on craint son séjour prolongé à Montpellier, et que, pour la dégoûter d'y rester, on a voulu mettre des entraves sans nombre à ses visites dans la prison. Pendant ces huit derniers jours, elle est venue vingt fois au greffe essuyer, tantôt des demi-refus, tantôt des demi-

promesses, tantôt des quasi-oui bien aigres, tantôt des quasi-non bien doucereux. Rien n'y a fait, et, lasse un beau matin de prodiguer en pure perte tant de courbettes suppliantes, tant de prières vaines, elle a passé sa plus belle robe et mis son plus beau bonnet pour s'en aller cette fois faire parler sa prière dans le cabinet même du préfet. M. Bégé l'a très-bien reçue, et, munie enfin du précieux permis, elle est accourue, un cabas plein de fleurs d'une main, un sac bourré de bonbons de l'autre.

En me retrouvant, Clémentine a poussé un cri de joie, et, à moitié folle de son succès, elle n'a pu, pendant quelques instants, que m'embrasser, pleurer, sourire, pleurer et m'embrasser encore.

— C'est donc bien vrai! je vous revois, ma bien-aimée dame, je vous revois ! s'écriait l'excellente fille en s'éloignant de mon lit comme pour mieux me regarder, et s'en rapprochant soudain pour m'embrasser encore... C'est donc bien vrai! je tiens votre main dans mes mains, je tiens vos yeux dans mes yeux, votre souffle passe sur ma joue, votre voix tinte dans mon oreille... Ah! madame, comme ils m'ont séparée de vous! Oh! la vilaine prison! les vilains verrous! les cruels!

J'ai fait un signe à Clémentine : elle s'est retournée, et, s'apercevant pour la première fois de la présence de la sœur qui disait son chapelet à trois pas de nous, de riante qu'elle était, elle est devenue triste et sérieuse.

— Qu'importe? ai-je dit à la pauvre stupéfiée en l'attirant doucement vers moi, nos cœurs se parleront tout haut et nos pensées tout bas.

— C'est bon pour vous, madame; mais moi, je ne sais plus parler quand il faut que j'épluche mes mots. Ma bonne sœur, continua Clé en s'adressant à la religieuse d'un ton suppliant et câlin, ma bonne sœur, ne pourrais-je voir madame seule un moment? Je vais m'en séparer pour si longtemps! j'aurais tant de choses à lui dire!

— Le règlement s'y oppose, mademoiselle, et M. le directeur m'a donné l'ordre de rester ici tout le temps que vous y resterez vous-même.

— Toute la journée, alors, ma bonne sœur? M. le préfet m'a permis d'installer madame dans sa chambrette. Vous me l'accorderez bien à votre tour?

— Vous aurez mal compris M. le préfet, mademoiselle, les visites les plus longues ne dépassent pas une heure. Il était onze heures moins dix quand vous êtes entrée; à midi précis mon devoir m'obligera de vous engager à sortir.

Clémentine n'a rien répondu; mais, revenant s'asseoir au pied de mon lit, elle a pris mes mains et les a portées à ses yeux tout humides de larmes. Après quelques moments d'un douloureux silence, elle s'est levée pour traîner une grosse malle qu'elle avait fait déposer à la porte en entrant; elle en a tiré différents objets de toi-

lette, du linge, un peignoir qu'elle a noué autour de sa taille, et, sans prononcer une parole, elle s'est mise à tout préparer pour mon lever, sélon sa coutume des jours plus heureux; mes pauvres cheveux étaient mal attachés et crépus : elle les a peignés, brossés, parfumés, ondés du revers de sa main et renoués ensuite en longues nattes qu'elle a enroulées deux fois à l'entour de ma tête; elle a fait tiédir de l'eau pour baigner mes pieds; elle a voulu me chausser, m'habiller, me faire belle, enfin, comme elle me le disait en riant, alors que toutes deux nous savions encore rire.

Vingt fois j'ai voulu empêcher la pauvre fille de perdre ainsi l'heure précieuse et courte qui nous avait été accordée; mais chaque fois elle me résistait par un silence si éloquent et si triste, que je sentais ses

larmes muettes me gagner. En dépit des Argus et des verrous, nous nous retrouvions libres, en recommençant le passé qui nous avait vues libres; nos cœurs battaient à l'unisson; nos mains se cherchaient pour s'étreindre; nous nous laissions absorber tout entières par le charme mystérieux et navrant de ces tristes adieux, qui, à défaut de voix pour s'exclamer, douaient d'une âme vibrante les actes familiers et vulgaires, l'écorce brute de nos jeunes et tant doux souvenirs.

J'étais à peine habillée qu'un signe de la sœur a prévenu Clémentine qu'il était l'heure de partir... Cette fois la pauvre fille a obéi sans mendier une minute de grâce, sans faire entendre une plainte, sans même verser une larme... Avant mon départ de Tulle, je lui avais promis un

bracelet de cheveux qui depuis longtemps déjà ne quittait plus mon bras; elle l'a détaché en tremblant, et, mettant un baiser sur la place qu'il laissait vide, elle s'est élancée dans l'escalier sans attendre la sœur et sans même se retourner pour me revoir encore. Arrivée au bas de l'escalier, je l'ai entendue me crier deux fois : « A bientôt! à toujours!... » J'ai entendu le bruit de ses pas dans le réfectoire et le grincement de la porte qui se refermait sur elle... Ah! j'ai le cœur brisé de toutes ces séparations... de tous ces deuils...

XIV

J'ai reçu ce matin une lettre bien touchante de mon oncle. Il s'effraye pour moi de ces douloureuses émotions qui troublent ma solitude. Il m'enseigne la résignation et le pardon. Il me supplie de rompre avec le cauchemar désolant du passé, pour m'acclimater à mon malheur; l'utiliser, l'occuper, le vivre enfin en chrétienne.

Mon oncle a raison. Assez traîné ma croix. Je veux la porter.

Pour commencer à faire acte de volonté et de vie, je me suis imposé la tâche de

meubler ma cellule, de telle sorte que mes yeux puissent s'y reposer avec plaisir, et ma pensée y glaner des inspirations douces ou élevées, consolantes ou aimables.

J'aurai à moi un lit de fer et une cheminée, un fauteuil, deux chaises, une étagère en noyer pour mettre mes livres, et au-dessous une petite table à écrire. Une autre tablette, se pliant à volonté, servira pour mes repas. J'aurai encore une commode, où se trouveront cachés un lavabo, une glace et quelques flacons.

Mon instruction, comme celle de la plupart des femmes, n'étant guère qu'un demi-savoir de parade, j'ai décidé de consacrer toute la matinée à l'étude. L'après-midi, je m'occuperai de quelque bel ouvrage de tapisserie, bien minutieux, bien difficile,

qui fixera sur le canevas ma main, mes yeux, et même quelque peu ma pensée. Le soir venu, je lirai, pour le plaisir de lire, quelques brochures nouvelles, ou quelques vieux beaux livres... Puis j'attirerai à moi le souvenir de mes amis; je répondrai à leurs lettres, ou bien encore, évoquant leurs ombres aimées, je causerai avec elles d'hier et de demain : de ce qui fut nos rêves, de ce qui sera notre espoir.

. . . .

Depuis que ma cellule est pourvue de son petit mobilier, je ne m'y sens plus aussi seule. Une dernière préoccupation me troublait : l'idée que mademoiselle Grouvelle pouvait manquer des objets qui ne me manqueraient plus, et qu'à vingt

pas de moi elle pourrait souffrir des privations dont j'avais tant souffert.

La sœur*** m'a rassurée. L'appartement que mademoiselle Grouvelle occupe dans le pavillon faisant face à ma tour se compose de deux pièees assez vastes et très-bien éclairées. Ses meubles sont en bois de noyer, comme les miens. Une prisonnière la sert, comme Basson me sert. Sa famille lui écrit. Quelques amis la visitent encore. Dieu soit loué! Elle n'a rien à m'envier, et si ses forces revenaient demain, elle pourrait s'aider, pour vivre, de tout ce qui doit m'aider à souffrir.

Je n'avais pas entendu parler de mademoiselle Grouvelle avant mon procès. Mais, arrivée à Montpellier, je me suis sentie entraînée vers elle, par cette sym-

pathie instinctive qui naît de la confraternité du malheur. J'ai demandé si je ne pourrais pas la voir. On m'a répondu que le règlement s'y opposait.

Le règlement!... c'est ici la formule de tous les refus et l'excuse de toutes les rigueurs. Ç'est ce qui fait baisser tous les yeux et fermer toutes les bouches; c'est ce qui masque d'hypocrisie tous les fronts et habille de gris tous les corps... Le règlement enfin, c'est ce qui arme l'arbitraire et paralyse la miséricorde; c'est le quasi-texte d'une quasi-loi; c'est la lettre qui opprime et qui tue...

XV

Je me suis bien trouvée de mon énergie. Elle a rendu mon oncle heureux, et m'a fait passer une bonne nuit.

Pourquoi l'ordre du ministre qui doit stabiliser ma position, et autoriser les visites de ma famille, tarde-t-il tant à arriver? Si j'étais rassurée là-dessus, de résolue que je suis, je deviendrais confiante et calme. Mon courage, qui n'est encore que l'effort de ma volonté, s'inspirerait de la réflexion et de la foi. Je ne l'emprunterais plus à l'oubli. Je le demanderais à

ma conscience et à Dieu, à la prière et au devoir.

Ma journée d'aujourd'hui a été troublée par un petit incident qui m'a fait rire et pleurer, qui m'a un peu distraite et beaucoup effrayée.

Ce matin, au moment où ma garde s'occupait à faire mon lit, regard béant et bouche close, un coup de sonnette a mandé la religieuse au parloir. L'appel était urgent sans doute, car la sœur est descendue en courant, et nous a laissées seules.

Seules!... Basson ne pouvait en croire ses yeux; mais, quand, la porte fermée et les verrous mis, le doute n'a plus été possible, elle a bondi vers moi et s'est accroupie à mes pieds avec un essoufflement

d'émotion et de bonheur vraiment comique.

— Suis-je assez heureuse! s'est-elle exclamée à mesure que la respiration lui revenait; suis-je assez heureuse, madame, de pouvoir enfin vous parler dru et franc, d'oser me dégonfler à vous, comme si vous étiez ma pauvre mère en personne, ou le bon Dieu lui-même en esprit! Ça ne vous fera pas de peine, n'est-ce pas, madame? Que je me dépêche vite de vous bavarder un peu : voilà si longtemps que les paroles m'étouffent et que la langue me démange...

— Non, non, ma bonne Basson, parlez; mais laissez-moi d'abord vous remercier des bons services que vous voulez bien me rendre.

— Me remercier! a-t-elle continué, avec

une volubilité de fille d'Ève en train de réparer quatre ans de silence forcé ; me remercier? Seigneur ! Je ne fais pas même le quart du quart de ce que je voudrais faire. Sauf votre respect, madame, je vous ai aimée tout de suite, parce que vous me regardiez d'un air qui parlait et qui me chatouillait tout drôlement le cœur. Je vous l'aurais dit, il y a longtemps, mais, dans cette triste maison, ce n'est pas le pauvre monde qui a langue et oreilles : ce sont les cloches et les murs. C'est ce qui chante pour faire pleurer, et qui écoute pour trahir. Mais allons au plus pressé. Je m'appelle Basson, comme vous le savez ; je suis née native de Saint-Étienne-en-Forêt. Mon mari est Meinbar ; il avait trois métiers avant nos malheurs, aujourd'hui il ne lui reste plus que des soucis et des enfants sur les bras. Si je suis ici ce-

pendant, il ne faudrait pas croire que j'aie jamais fait tort à personne. Tout au contraire, c'est pour avoir obligé un voisin, et lui avoir signé un billet de ma main avec la signature de mon mari, que j'ai été condamnée.

— Pauvre femme!

— C'est pauvre bête! qu'il faudrait dire. J'avais deux si beaux enfants! un garçon et ma petite, une vraie image pour la beauté, une mignonne que j'avais appelée Angèle, du nom d'une complainte que j'avais vu représenter à la grande foire de Rive-de-Gier. Mademoiselle Clémentine a trouvé ce nom bien joli.

— Clémentine! vous la connaissez?

— Oui bien, madame. J'étais à récurer le parloir des gardiens, le jour qu'elle s'y est arrêtée, toute pâmée de douleur, en revenant de vous faire ses adieux. Ses yeux pleuraient comme deux fontaines. Je me suis mise à pleurer aussi, et quand elle a su que j'étais la prisonnière qui vous servait, elle m'a fait mille amitiés et mille caresses. Elle m'a dit qu'il fallait vous faire manger et vous aimer, vous bien distraire et vous bien soigner; mais, Seigneur! que voulez-vous que fasse une pauvre femme à qui on dépend la langue et on cloue les yeux?

— Croyez-vous la revoir encore, ma bonne chère Clé?

— Pas plus loin que ce soir; elle doit venir chez les gardiens, à l'heure où j'y

vais allumer les lampes, et je lui ai promis de lui donner de vos nouvelles. Voulez-vous lui faire passer quatre mots de billet?

— Je le voudrais bien... mais j'ai peur de vous compromettre.

— N'ayez pas peur : méfiance engendre ruse. L'esprit pousse vite ici.

— Et si la sœur revenait avant ma lettre achevée?

Basson est restée muette quelques instants... Puis, frappant dans ses deux mains, elle m'a entraînée vers la fenêtre, et m'a montré à gauche une cour où quelques prisonnières étaient occupées à laver.

— Vous voyez bien ce bassin, madame :

c'est là où l'on fait la lessive. Ces femmes qui ont le fichu jaune, ce sont des courbatières comme moi. Elles ne me trahiraient pas. Ce gros chien qui tourne et retourne à côté d'elles, c'est l'épagneul de l'inspecteur. Il est gourmand, nous en ferons notre contrebandier.

— Comment cela? il ne connaît pas le chemin de ma chambre, et d'ailleurs la porte est fermée.

— La porte est fermée, oui bien ; mais la croisée ne l'est pas. Voici... à midi, l'heure du dîner des sœurs, vous viendrez vous mettre là où vous êtes, et moi j'irai là-bas, au bassin, récurer ma gamelle. Le chien y sera. Je ferai comme qui joue avec lui, et vous ferez comme qui regarde. Vous lancerez un morceau de pain, il le

croquera ; vous en jetterez un second, puis un troisième. Enfin le quatrième, qui sera un croûton renfermant le billet, vous le laisserez glisser tout contre le mur ; je le saisirai, et, une fois dans ma poche, bien rusé celui qui viendra me l'ôter.

Avant même que j'aie pu répondre à Basson, sœur Philomène était revenue à son poste ; et, une heure après, j'écrivais à ma Clé un pauvre petit billet qui renfermait moins de mots que de larmes. Qu'importe? la chère ignorante au cœur savant a toujours mieux compris mes larmes que ma pensée. Là où ses yeux ne trouveront rien à lire, ses lèvres trouveront à glaner.

Ai-je besoin d'ajouter que, tout le reste de la matinée, les minutes m'ont paru des siècles? J'étais agitée, tremblante ; j'al-

lais, je venais, je tournais, jusqu'à ce que, l'angelus ayant sonné midi, j'aie pu voir Basson accroupie près du lavoir et le chien debout à ses côtés. A peine Basson m'a-t-elle aperçue, qu'elle m'a fait un signe. J'ai compris que personne ne pouvait me voir, et j'ai lancé une première bouchée de pain que le chien a croquée. J'en ai lancé une seconde, puis une troisième dont il s'est saisi encore, avec un air d'intelligence et de mystère très-propre à me donner la plus favorable opinion de son appétit et de son esprit. Je me suis décidée alors à jeter le *quatrième morceau;* mais, comme il tombait dans la cour, une sœur s'est approchée de Basson, déjà prête à le ramasser... et maître Barbet, profitant de cette diversion, l'a happé traîtreusement, et s'est enfui hors de portée pour le dévorer au soleil.

Quel supplice! Pendant un quart d'heure j'ai vu le malheureux chien, tantôt saisir mon pauvre croûton entre ses pattes pour le grignoter à belles dents, tantôt le porter triomphalement à sa gueule, le rejeter, le secouer de droite et de gauche, le poser, le reprendre, s'éloigner, revenir, tomber en arrêt, et, trouvant sans doute la bouchée trop coriace, grogner, aboyer follement contre son ombre et contre sa proie.

Qu'allait-il arriver? Mon billet serait-il mangé ou lu?... Me serai-je exposée par ma faute à une humiliation, ou seulement à une verte censure? Aurai-je donné le droit à quelqu'un de s'armer du règlement contre moi?

Fort inquiète, je me suis assise au pied de mon lit, aussi peureuse d'apprendre

qu'impatiente de savoir. Tout à coup, j'ai entendu monter précipitamment l'escalier. C'était Basson, qui a collé ses lèvres à la serrure de ma porte et m'a dit : « Il n'y a pas de mal, madame. C'est une lettre mangée... A recommencer! »

Oh! non, ces angoisses, ces craintes lâches, je ne les subirais pas une seconde fois! Je ne veux pas sentir mon cœur trembler et mon front rougir! Je ne veux pas acclimater mon âme à cette atmosphère de contrainte et de ruse! Je ne m'étendrai pas sur ce lit de Procuste que la loi dresse à ses esclaves pour les égaliser tous sous le niveau de la peur! Non, mes chaînes ne riveront pas ma pensée; ma conscience ne fléchira pas sous le joug! Je ne ramperai pas, parce qu'ici tout rampe; je ne mentirai pas, parce qu'ici

tout ment... Les géants, fils de la Terre, étaient invincibles dans les combats tant qu'ils pouvaient s'appuyer sur le sein de leur mère. Pourquoi l'homme, fils du ciel, a-t-il donc appris à trembler?... Athlète immortel des combats de la vie, n'a-t-il pas, pour retremper ses forces, l'amour d'un Dieu et la croix d'un Sauveur?

XVI

J'ai vu un moment le directeur. Il pense que le courrier de demain apportera la réponse ministérielle.

Oh ! mes chers miens! Je pourrai donc

enfin les recevoir seuls! Je pourrai les voir chaque semaine, une, deux, peut-être même trois fois! Le jour où je resterai seule ne sera que le lendemain du jour où je les aurai vus et la veille du matin où je les reverrai. Ma pauvre vie d'outre-tombe s'éclairera des mille reflets de leur vie paisible et libre... Je pourrai commencer avec Adèle quelque long ouvrage de broderie. Je pourrai lire avec elle quelque livre de prédilection et de choix. Je la ferai remonter avec moi vers ce passé qui a pour cadre Villers-Hellon et pour âme la vision bénie de mon grand-père. Je lui apprendrai à partager mes regrets et à revêtir mes deuils, à pleurer mes morts et à aimer ceux qui m'aiment peut-être encore, mais qui, hélas! ne me le disent plus... Ressuscitée par le cœur, je reprendrai courage. je m'imposerai des devoirs, j'acquerrai

une instruction vraie. J'userai le reste de ma vie, je ne la perdrai plus...

Il y a loin d'aujourd'hui à demain... L'attente me fait mal, et cependant j'ose attendre avec un sentiment d'espoir.... Est-il possible, mon Dieu! que je sache encore espérer?...

LIVRE IV

Dès le matin j'ai paré ma chambrette pour les recevoir... La nuit est venue, et je les attends encore!

. . . .

Six heures sonnent, et presque aussitôt

le coup de cloche du bonsoir d'Adèle. On me remet de sa part les portraits de mon grand-père et de ma grand'mère. On me remet de la part de mon oncle une *Imitation de Jésus-Christ*. Je l'ouvre, et le signet attire mes yeux sur ce chapitre : « Comment un homme dans l'affliction doit s'abandonner entre les mains de Dieu. »

— J'oubliais de vous prévenir, madame, que monsieur votre oncle viendra demain, m'a dit sœur Philomène en revenant sur ses pas.

— Mon oncle! Et ma cousine, et ma tante, ne viendront-elles pas aussi?

— Je l'ignore.

— Mais, ma sœur, dites-moi du moins

ce que vous avez lu sur le visage d'Adèle. Était-elle triste ou gaie? Vous a-t-elle souri pour moi?

— Mádemoiselle Adèle pleurait.

— Adèle pleurait!... Et moi qui disposais de demain!

II

J'attendais avec anxiété la venue de M. Pourché pour avoir des nouvelles. La visite a sonné, il n'est pas monté. J'espérais voir le directeur, il n'a point paru.... Enfin, à trois heures, mon oncle est entré.

Il m'a tendu les bras, et je m'y suis jetée en criant :

— Encore ! mon oncle ?

— Oui, mon enfant, encore.

J'ai compris... et mes larmes se sont arrêtées. Un long frisson a couru dans mes veines. Je me suis laissée tomber sur une chaise, et mon oncle, debout devant moi, m'a longtemps regardée d'un regard qui semblait prier.

— Ma chère fille, m'a-t-il dit enfin en balbutiant et cherchant ses mots, bien moins pour exprimer sa pensée que pour la voiler, ma chère fille, avez-vous reçu ce que je vous ai envoyé hier ?

— L'*Imitation?*... les portraits?... Mon grand-père!... Dieu!... Ah! c'est donc bien terrible ce que vous avez à m'apprendre?

— Hélas! ma fille, toute coupe d'angoisse a sa lie. Il vous reste une dernière épreuve à subir. Avant de vous l'annoncer, j'ai voulu vous armer de la force qui vient de Dieu et du courage qui vient du cœur.

— La réponse du ministre est arrivée sans doute?

— Elle est arrivée.

— Depuis quand ?

— Depuis hier.

— Et la permission de me voir vous a été refusée?

— Pas tout à fait. Nous nous verrons une fois la semaine... le dimanche... une heure... en présence d'une sœur.

— D'une sœur! Vous vous trompez, mon oncle. La charité ne se met pas en tiers entre le désespoir d'une fille et les consolations d'un père. Si nous sommes gardés, ce sera par un témoin, par un espion, par des yeux toujours ouverts pour guetter nos regards, qui pourraient se parler, par des oreilles toujours tendues pour saisir des secrets qui pourraient échapper à nos lèvres... On veut plus que nous séparer, mon oncle, on veut nous désunir... Eh bien, ne pouvant faire connaissance pour nous aimer, nous nous aimerons

sans nous connaître. Nos pensées, captives ici-bas, sauront bien se rencontrer au ciel... Dans cette triste lettre ministérielle, que vous avez lue sans doute, il n'est pas dit, n'est-ce pas, qu'on me mesurera la foi comme on m'a mesuré l'air de la vie?

— Marie, ma fille, vous m'aviez promis d'être calme.

— C'est vrai. Continuez, bon oncle, car vos regards me disent que ce n'est pas tout encore.

— Dans les temps où nous vivons, ma chère enfant, vous savez que la presse est une puissance. Il paraît que les journaux de l'opposition ont établi de fâcheux parallèles entre votre position ici et celle des

condamnés politiques au mont Saint-Michel. Le gouvernement s'en est préoccupé, et, pour éviter une polémique hostile, il a cru devoir vous retirer les meubles qui vous avaient été accordés d'abord.

— Mes meubles ! Ah ! mon oncle, si on me les enlève pour donner satisfaction à ceux qui souffrent, qu'on les prenne, je dirai merci.

— Très-bien. Ces nobles paroles me donnent le courage d'achever.

— D'achever ! Quoi ! ce n'est pas fini ?

— Non, ma fille... Mais ce qui pèserait comme un remords à la femme coupable, ne sera autre chose pour vous qu'un mérite de plus dans vos souffrances, qu'un

dernier pas dans cette route épineuse dont un Dieu nous a frayé la route... Qu'importe la robe ?

D'un regard j'ai arrêté mon oncle. Je n'avais pas tant souffert depuis ma condamnation... Presque au même instant une religieuse est venue lui dire que le directeur l'attendait dans son cabinet.

— Ma fille! s'est écrié mon oncle tout ému, me laisserez-vous sortir sans un mot de consolation pour ma femme, malade de ma triste mission; pour la pauvre Clémentine, qui se désole...pour ma fille, qui depuis hier pleure sur vous? Ne pourrai-je pas dire au directeur que votre force a grandi en proportion de votre épreuve?

— Vous voulez parler de moi au direc-

teur ? Eh bien ! dites-lui, mon oncle, que je souffrirai tout... tout, entendez-vous bien? mais que je ne revêtirai jamais la livrée du crime, que je n'ai pas mérité de porter.

— Les ordres sont formels, ma pauvre Marie. Votre refus ne pourrait qu'entraîner des mesures rigoureuses, qu'il faut éviter à tout prix, et vous ne les éviterez que par une résignation digne et chrétienne... Que feriez-vous, ma fille, si ce soir même on vous enlevait la robe que vous portez?

— Si ce soir on m'enlève ma robe, demain je ne me lèverai pas.

— Et si c'est une mesure définitive?

— Je ne me lèverai plus.

— Ne plus vous lever! ce serait aller au-devant de la mort.

— Dieu en décidera... Et, maintenant, un seul mot encore, mon vénéré oncle. Pardonnez-moi le mal que je vous fais... Ne me quittez pas peiné de ma résolution ou froissé de mon refus... Ma tête est en feu. Je cherche une idée, elle m'échappe; j'interroge ma conscience, et c'est mon cœur qui répond. Demain, peut-être, je serai plus calme, demain je vous écrirai, et ce que je ne peux pas vous dire en ce moment, ma lettre vous le dira... Seulement, mon devoir est de vous l'avouer, mon oncle. Demain comme ce soir, demain comme toujours, il est une question pour laquelle je n'aurai qu'une même ré-

ponse, et vous pouvez la transmettre à M. Chappus. Je ne mettrai pas le costume.

III

Ce matin, avant même qu'il fît jour, on est entré dans ma chambre pour tout enlever. J'ai vu reparaître peu à peu les murs, les angles, les pierres, le vide...

Les prisonnières qui avaient monté mes meubles se sont refusées à les descendre.

Pauvres femmes, merci !

IV

Basson, que je n'espérais pas revoir, est arrivée à son heure ordinaire. Elle pleurait. Je lui ai tendu la main. C'était la remercier de ses larmes.

Quand il a fallu faire le lit, les chaises manquaient. On en a porté de dehors pour les reprendre ensuite. J'étais à demi vêtue. La religieuse a été chercher dans la pièce voisine ma mante de flanelle. Elle m'a rendu aussi un petit miroir de poche, mes brosses, mes peignes, mon savon. Cependant, comme ces derniers objets sont

des objets de luxe, elle m'a recommandé de les cacher aussitôt que je m'en serais servie.

Mon lit fait et ma cellule balayée, Basson est sortie, tandis que sœur Philomène se tenait arrêtée sur le seuil de la porte de l'air d'une personne qui attend.

— Excusez-moi, madame, m'a-t-elle dit après un moment. J'ai l'ordre de vous enlever votre mante. Je la rapporterai ce soir, et je la laisserai toute la nuit.

Quelques larmes me sont montées aux yeux; mais j'ai pu les cacher à la sœur.

Demeurée seule, j'ai rapproché de mon chevet l'unique et grossière chaise qui est restée dans ma chambre. J'y ai posé encre,

papier et plume. Puis j'ai commencé d'écrire à mon oncle :

« Mon cher oncle, si c'est folie de résister à la force quand on est renversé, de combattre encore quand on est vaincu, de protester contre l'injustice quand nul ne l'entendra ; si c'est folie de vouloir mourir debout, quand pour mesure d'une vie il ne reste, hélas! que la longueur d'une chaîne, plaignez-moi, mon oncle, je suis folle.

« J'ai passé toute la soirée d'hier et toute cette nuit à familiariser mon cœur et ma conscience avec le joug nouveau qu'on leur impose. Il est trop lourd : mon cœur et ma conscience se révoltent. J'accepterai de la loi les rigueurs qui pourront me tuer plus vite. Je n'en accepterai pas

les humiliations qui n'ont qu'un but : me dégrader et m'avilir.

« Écoutez-moi, mon bon oncle, et, croyez-le, ce n'est pas devant la douleur que je recule.

« De mon lit à ma cheminée, il y a seize de mes pas — de la porte à la fenêtre, il y en a neuf. Je les ai comptés : — ma cellule est vide. Entre ses quatre murs froids et nus, entre son pavé de grès et son plafond de lattes, il reste un lit de fer et un tabouret de bois...

« Je vivrai là.

« Du dimanche où vous serez venu au dimanche où vous reviendrez, il y aura

six jours de souffrances solitaires pour une heure de souffrances partagées.

« Je vivrai ces six jours.

« Mais porter les insignes du crime, sentir se débattre ma conscience sous cette fatale robe de Nessus, qui ne s'attache pas au corps seulement,.. qui brûle et tache l'âme!

« Jamais!...

« Je vous entends me dire que c'est l'humilité qui fait les martyrs et les saints.

« L'humilité, mon oncle, je la comprends dans les héros; je l'adore dans le Christ!... Mais je ne donne pas ce nom à l'asservissement de la volonté, à la vio-

lence, au sacrifice forcé, au renoncement de la peur. L'humilité! c'est la vertu du Calvaire, c'est l'amour des abaissements, c'est le miracle de la foi... Je m'honorerais d'être vraiment humble; mais je rougirais de le paraître si je ne l'étais qu'à demi.

« Or, mon oncle, laissez-moi vous le dire. A cette heure, je ne suis pas assez forte pour m'élever si haut. J'ai des défauts, des préjugés, des faiblesses. Hier encore enfant du monde, je n'ai pas dépouillé toutes ses idées; je n'ai pas désappris toutes ses maximes. Je me préoccupe de l'opinion des hommes plus que je ne le devrais peut-être. J'ai la vanité de l'honneur humain; mais, si je suis femme, très-femme, j'ai du moins appris du malheur à ne pas mentir à moi-même... Je me

connais, je me juge, et c'est parce que je me suis jugée que je repousse le vêtement infâme dont on a voulu me salir. A titre d'innocente, je ne dois pas le porter. A titre de chrétienne, je ne suis pas digne encore de le revêtir.

« Mon oncle, je veux souffrir... je le veux. Seulement, je vous en supplie, intervenez auprès du directeur pour qu'il m'épargne les tortures inutiles et les coups d'épingle anodins, les grandes pauvretés et les petites misères qui semblent être ici la trame même de la vie des captifs. J'ai tant à souffrir dans le présent! j'ai tant à lutter dans l'avenir! Obtenez qu'on ménage mes forces. Hélas! je n'aurai pas trop de tout mon courage pour subir toutes mes douleurs!

« Adieu, mon oncle. Écrivez-moi, ce sera fortifier mon âme. Aimez-moi, ce sera faire vivre mon cœur.

« Votre MARIE CAPELLE.

« *P. S.* On prétend que la pensée d'une femme est toute dans le *post-scriptum* de ses lettres. Je rouvre la mienne, mon oncle, et je vous dis : « Je suis innocente, et « je ne prendrai le vêtement d'infamie « que le jour où il sera pour moi, non « plus le signe du crime, mais celui d'une « vertu. »

V

Je n'ai pas voulu revoir ma pauvre Clé... c'était l'aimer encore que de lui épargner l'angoisse du dernier adieu. M. Pourché, qui est resté quelques instants seul chez moi, à l'heure de sa visite, m'a raconté toutes les démarches que Clémentine avait tentées pour obtenir l'autorisation de me voir une fois par semaine. Elle retardait de jour en jour son départ, dans l'espoir de fléchir M. Bégé, qui s'était montré si bienveillant pour elle. Enfin, de prières lasse, il avait fallu partir, et la pauvre fille, qui allait pourtant retrouver son

pays et sa liberté, avait pleuré sur elle presque autant qu'elle pleurait sur moi.

Le bon docteur avait vu mon oncle la veille. Il tenait de lui que, peu de jours avant son départ, Clémentine avait cru se croiser avec D*** au milieu de la grand'rue. Toute émue de cette rencontre, elle en avait parlé au tapissier qui m'avait vendu mes meubles, et M. F... l'avait confirmée dans sa croyance, en lui disant qu'un homme de mauvaise mine, ressemblant trait pour trait au signalement qu'elle lui donnait de D***, était venu le jour même dans son magasin. Il se disait commis voyageur, mais, en réalité, il n'avait parlé que de mon procès, de ma santé, de ma famille, des actes de rigueur qui venaient de me frapper. Avant de se retirer, il avait proféré les plus brutales injures contre

moi, et s'était laisser emporter à des accès de rage qui semblaient suer le fiel et la boue.

Ah! c'est bien D***! je le reconnais à sa haine, surtout à ses insultes. C'est D***; mais qui peut l'attirer à Montpellier? Pourquoi ce voyage? Je me le suis demandé en tremblant. Il y a toujours eu de l'à-propos et du calcul dans le mal que cet homme m'a fait. Vient-il épier mes larmes ou activer mon supplice? Vient-il servir la vengeance ou colporter la calomnie?... Le temps ne me l'apprendra peut-être que trop tôt.

L'opprimé peut pardonner à l'oppresseur. L'oppresseur, lui, ne pardonne jamais à l'opprimé... C'est son remords vivant; c'est le cri qui l'accuse; c'est plus

encore, c'est le pardon qui l'écrase sous son aumône de pitié...

VI

C'était aujourd'hui dimanche. Je me suis éveillée avec le jour pour ajouter quelques heures à mes heures d'attente. J'ai attiré à moi mes plus douces pensées, mes plus chers souvenirs. Je voulais rasséréner mon front en apaisant mon cœur. Je voulais me parer de courage pour faire diversion aux émotions pénibles qui attendaient ma famille; et, contrainte de rester couchée, j'ai tiré d'un carton oublié sous

mon lit un mantelet de nuit de basin blanc et une barrette de batiste garnie à plat de deux rangs de dentelles étroites.

Lorsque sœur Philomène m'a apporté ma tasse de lait, j'ai remarqué qu'elle me regardait beaucoup. Plus tard, elle est revenue sous je ne sais quel prétexte avec une autre religieuse dont la mission semblait être de me dévisager. Enfin, quelques minutes avant l'heure d'arrivée de ma famille, sœur Philomène est rentrée pour me dire d'un air effaré : « Que la chère mère supérieure en était mortifiée et contrite, mais qu'elle ne pouvait rien prendre sur elle à l'égard de mon costume, qu'elle avait vainement cherché M. le directeur pour lui soumettre la chose, et que, ne l'ayant pas trouvé, elle l'avait chargée de venir changer mon bonnet contre une des bar-

rettes vues et approuvées par l'administration. »

Tout en parlant, sœur Philomène s'était approchée de mon lit, et, sans plus de cérémonie qu'on n'en met à déshabiller et réhabiller un mannequin, elle m'avait décoiffée de mon bonnet à deux rangs de garnitures, pour me recoiffer du bonnet réglementaire à un seul rang.

Que c'est triste, mon Dieu! de ne s'appartenir plus!!

. . . .

Avant le dernier coup de midi, j'étais dans les bras de ma tante. Mes deux mains reposaient dans les mains de mes cousins, mes regards allaient d'Élisa à mon oncle,

et je sentais courir sur ma joue le souffle caressant de ma sœur Adèle, qui avait noué ses deux bras à mon cou, pour mieux appuyer sa tête sur le pauvre oreiller où ma tête s'appuyait.

Chers attendus!... Je voyais ma douleur se réfléchir dans leurs yeux; je sentais l'angoisse de mon cœur battre sourdement dans leurs cœurs... Souffrir ainsi, n'est-ce pas plutôt aimer?

Eugène, l'aîné de mes cousins, est celui qui a retrouvé le premier la force de se montrer fort. Pour nous distraire de nous, il m'a parlé longuement de Clémentine, de son dévouement, de ses projets, de ses rêves d'avenir. La pauvre Clé, toujours occupée de moi, avait dit à Eugène que j'aimais le chocolat praliné. Il en a tiré un

sac de sa poche, et me l'a offert à titre de friandise rétrospective et sacrée.

J'ai tendu la main à ces amis-bonbons; mais la sœur qui nous gardait, s'élançant entre mon cousin et moi, s'est saisie du sac avec une précipitation telle, qu'elle a laissé rouler à terre le chapelet, qui naguère encore glissait si quiètement entre ses doigts dévots.

Nous nous sommes regardés avec stupéfaction.

— Vous m'excuserez, a dit S. S. L..., d'un ton sec. Rien n'entre ici sans avoir été visité.

— Ce n'est que du chocolat, s'est hâté

de dire Eugène, et j'ajouterai, si vous le permettez...

— C'est tout ce que vous voudrez, monsieur, le nom ne fait rien à la chose. Au contraire, car si ce ne sont que des bonbons, comme vous le dites et comme je veux le croire, il doit peu importer à madame de les manger cinq minutes plus tôt ou plus tard.

— Ma sœur, s'est écrié Eugène en contenant mal son impatience, je suis fâché que vous ne m'ayez pas permis d'achever ma phrase; je voulais vous dire que j'avais vu M. le directeur, et que c'était lui-même qui m'avait autorisé à offrir ces quelques bonbons à ma cousine.

S. S. L... a haussé légèrement les épau-

les; puis, sans répondre un mot, sans nous faire une excuse, elle est retournée s'asseoir dans son coin, et s'est remise à prier.

. . . .

Mon Dieu! cette journée du dimanche tant désirée; cette heure de midi, rêvée si consolante et si douce; cette halte dans ma douleur, cet instant fugitif qui devait animer le vide de toute une semaine d'isolement et d'attente; mon Dieu! cette réunion avec les miens qui devait retremper mon courage; cet éclat de joie ne sera-t-il donc désormais qu'un prétexte à supplice, qu'une torture ajoutée à mes tortures!... Je ne les verrai jamais seuls! je ne leur parlerai jamais sans contrainte! On pèsera les larmes que je verserai dans leurs

cœurs; on comptera les baisers qu'ils déposeront sur mon front. Si ma conscience laisse échapper son secret dans un cri ou dans un sanglot, le regard froid d'un tiers sera là pour me rappeler à l'ordre. De quel droit protester de mon innocence? Je suis la chose jugée, la coupable de par la loi!... Si c'est la tendresse des miens qui s'oublie, s'ils viennent à me parler d'espoir, le même regard froid et perçant sourira de pitié à leur folle espérance. De quel droit me promettre l'avenir?... Je suis la chose condamnée, je suis la morte à perpétuité!...

. . . .

Je me demandais ce matin pourquoi on devenait folle ici. Je le sais...

VII

L'automne a vu tomber la dernière feuille de sa couronne. Il fait froid, et, quoique l'on allume un peu de feu dans ma chambre, mon mantelet de lit est insuffisant à me couvrir. Il faut que je reste couchée tout le jour. C'est bien long, dix heures solitaires et inoccupées! Je veux m'essayer à vivre, quand tout repose et sommeille; la nuit est le domaine des morts. Je veux m'allier à ces âmes errantes qui frissonnent dans l'ombre, et qui empruntent au vent les soupirs désolés que leurs voix ne peuvent plus *gémir*... une langueur anxieuse s'est emparée de moi.

Je la bénirais, si c'était le repos; mais ce n'est que le cauchemar de ma vie; ce n'est que le rêve de ma douleur... Il me semble parfois que mon moi sensitif et souffrant échappe à l'action de mon âme. Je me surprends prononcer des mots qui ne sont pas l'expression de ma pensée... les larmes m'étouffent; je veux les pleurer, et je ris. Mes idées revêtent des formes vagues et fuyantes. Je ne les sens plus jaillir de mon front. Je les *vois* s'étirer, se traîner au dedans de mon caveau; d'éclairs, elles se sont faites ombres; on dirait l'écho sans le son, et l'effet sans la cause. On dirait presque... Non, je ne suis pas folle... non, ma peur ment... car les fous n'aiment pas, et j'aime; les fous ne croient pas, et je crois...

VIII

Hier, M. Pourché m'avait trouvé de la fièvre et une grande prostration de forces. Ce matin, il est arrivé de meilleure heure, s'est assis, m'a tâté le pouls, et pour toute ordonnance a déposé sur mon lit un bouquet de violettes et quelques beaux fruits de son jardin.

— Vous comprenez donc de quel mal je souffre? ai-je dit au bon docteur en lui tendant la main.

— Je le comprends si bien, que j'ai choisi, pour vous les apporter, les violet-

tes les plus imprégnées de rosée, et des grenades toutes tièdes encore des premiers rayons du soleil.

J'ai caché ma tête dans mes mains encore pleines de fleurs, et, me renversant sur l'oreiller, j'ai longtemps pleuré de ces larmes abondantes et faciles qui allégent l'âme et le cœur.

Quand il m'a vue un peu plus calme, M. Pourché a tâté mon pouls une seconde fois, et, se levant d'un air satisfait, il m'a fait prendre quelques gouttes calmantes et m'a commandé de dormir.

— Dormir! il y a deux jours que je n'ai pas fermé l'œil, docteur, et j'ai grand'peur de vous désobéir encore.

— Non, vous ne désobéirez pas. Cette crise a détendu les nerfs. Le pouls est faible. Le repos ne tardera pas à venir. Bonne nuit donc, madame, en guise de bonjour.

— Bonjour, docteur, et, d'ici à demain, pensez à moi comme à l'une de vos bonnes actions.

M. Pourché avait dit vrai. Le sommeil m'a gagnée peu à peu pour ne me quitter que le soir. J'étais à peine éveillée quand sœur Mélanie est entrée avec sœur sainte L..., qui m'apportait un peu de chocolat et de lait.

Pendant que sœur Mélanie remplissait ma carafe d'eau de riz et d'eau d'orge miellée, pendant qu'elle tournait genti-

ment autour de mon lit, en jetant çà et là un petit mot qui ne disait rien, mais qui parlait doux, sœur saint L... a aperçu les grenades éparses sur mon couvre-pied.

— Je croyais que madame avait dormi tout le jour, et que personne n'était entré, a-t-elle dit en attachant son regard le plus aigu sur les beaux fruits.

— Personne n'est entré, ma sœur; mais ces grenades m'ont été apportées par M. Pourché à l'heure de sa visite. N'est-ce pas que c'est une attention touchante?

— Sans doute... mais je n'aurais pas cru...

— Vous n'auriez pas cru M. Pourché aussi bon? Eh bien! ma sœur, moi qui le

connais encore à peine, cela m'a beaucoup touchée, sans m'étonner nullement.

Sœur sainte L... n'a rien répondu, et j'ai vu sœur M... rougir.

Quelques instants après le départ des deux religieuses, il m'a semblé entendre gratter à ma porte. Je me suis approchée doucement, et, tandis qu'un petit papier qu'on avait introduit dans le trèfle de la serrure me glissait dans la main, une voix douce me disait en tremblant : « C'est moi, lisez. »

J'ai déroulé le papier. Il contenait ces quatre mots : « Chère dame, excusez-moi de vous donner un conseil. Cachez les fleurs et les fruits que M. Pourché vous

apporte. Ce qui n'est pas un mal peut être trouvé mal ici. »

Ma réponse ne s'est pas fait attendre. J'ai écrit à mon tour :

« Chère sœur, cacher ce qui est bien, c'est lui donner l'apparence du mal. Je m'honore d'être l'obligée de M. Pourché, comme il s'honore, sans doute, d'être la providence de mon malheur. Je ne cacherai pas les grenades. Maintenant, ma sœur, laissez-moi vous dire que je vous aime pour deux. Vous êtes si bien mon prochain, et sœur S... l'est si peu ! »

. . . .

Je m'étais promis de raconter à M. Pourché le petit épisode des grenades; mais,

soit préméditation, soit hasard, sœur S..., qui n'accompagne ordinairement le docteur que jusqu'à ma porte, s'est tenue à ses côtés tout le temps qu'a duré la visite.

Serait-ce un crime ici de consoler ceux qui souffrent ?

IX

Sœur Philomène m'a confié que le directeur avait reçu une lettre anonyme à mon adresse. Cette lettre contenait, avec un petit paquet de poudre, le conseil d'oser mourir, et d'échapper ainsi, par la mort,

au déshonneur et aux tortures d'une captivité perpétuelle.

Il y aurait un curieux rapprochement à faire entre l'envoi de cette lettre qui me pousse au suicide par le désespoir de l'orgueil et le séjour mystérieux de D*** à Montpellier.

Ne suis-je donc pas encore assez morte ?... Que veulent mes ennemis?... que craignent-ils ?...

Mes pleurs ?

Non. Il faut un siècle à la goutte d'eau qui tombe sur le roc pour l'user... Et puis, il y a des consciences à l'épreuve des larmes.

Ma voix?

Hélas! elle est captive comme ma volonté, captive comme mes actes... et ma cellule n'a point d'échos.

Ma fortune?

Mes accusateurs seuls sauraient dire où elle est...

Mon bon droit?

Je n'ai plus même un nom pour le signer...

Ah! ce qu'ils craignent, c'est le temps, qui est, à lui seul, la voix, la fortune, le droit de l'opprimé; le temps, qui instruit à son heure la cause perdue des victimes;

le temps, qui cite des témoins devant la mort et les interroge assis sur la sellette d'un cercueil ; le temps, enfin, qui se souvient de tout, parce qu'il a tout su et qu'il doit tout redire...

Merci, mon Dieu, vous êtes juste, et c'est parce que vous êtes juste que mes ennemis me conseillent de mourir...

X

Depuis mon arrivée, j'ai eu deux fois la visite de l'aumônier de la prison. C'est un jeune prêtre très-poli et très-digne, parlant bien, pensant juste, d'une instruc-

tion réelle, quoique de formes un peu carrées. Sa charité est peut-être encore verte pour sa charge. Il lui manque quelques cheveux blancs au front et quelques rides au cœur ; mais il a l'esprit de son ministère, et chez lui le prêtre aura bientôt vieilli l'homme (1).

Parce que je n'ai pas pleuré devant lui, M. Chab... m'a complimentée sur ma résignation et sur mon courage. Vous vous trompez, monsieur l'abbé, les larmes qu'on ne pleure pas sont celles qu'il faut plaindre ; les douleurs muettes sont les douleurs qui tuent.

(1) Il y a quelques années que j'écrivais ces lignes. La maturité sacerdotale ne s'est pas fait attendre, et l'aumônerie de la maison et très-dignement représentée.

XI

Je ne croyais pas que les objets extérieurs eussent une action aussi puissante sur nos pensées. Je ne plaignais pas assez les pauvres, en ne voyant en eux que les servants de peine de l'humanité. La misère est une lèpre qui s'attaque aux âmes comme aux corps. C'est souvent plus que ce qui tue, c'est ce qui dégrade. Le pain se mendie, mais l'intelligence? mais la foi? Suffira-t-il aussi de tendre la main pour en recouvrer le don et l'usage?

Depuis que ma cellule est vide des quelques meubles et de l'ordre qui faisaient sa

parure, c'est en vain que je veux rassembler mes idées... d'intentions, elles sont devenues sensations; d'esprit, elles se sont faites chair, et plus je m'ingénie à les isoler de la matière, plus elles s'y cramponnent, plus elles s'y incarnent en dépit de ma volonté et de mes efforts.

Suis-je mal assise sur une chaise haute et dure, ma pensée se trouve mal à l'aise, on la dirait perchée sur les arêtes de mon front; ai-je froid, elle grelotte; ai-je chaud, elle étouffe. Tantôt elle me quitte pour s'abattre sur ma pauvre chandelle toute ruisselante de mille cascatelles de suif encore fumantes ou déjà figées par l'air froid de la nuit, tantôt elle m'échappe pour compter les rosaces moussues qui verdoient au plafond, ou les écornures rugueuses qui béent dans les interstices du

pavé. Elle va se blesser à tous les angles ; elle court s'abîmer dans tous les vides ; rien ne la distrait de sa douleur qu'une douleur plus vive encore ; rien ne la fixe que les épines qui la font saigner.

M. Pourché m'a fait comprendre la nécessité de réagir contre cette disposition morbide, souvent funeste aux prisonniers. Il veut que je me fatigue assez pour que ma pensée se repose ; il veut que, la nuit venue, je me lève pour vaquer dans ma chambrette à ces petits soins domestiques, à ces petits devoirs vulgaires qui trompent les ennuis d'une pauvre vie de recluse.

J'ai voulu m'essayer ce soir à cette sorte de servitude de mon moi actif à mon moi pensant, de ma bête à mon âme, et, choi-

sissant le moment où ma pensée rebelle s'entêtait à regarder dans l'âtre deux tisons qui pleuraient, je me suis mise résolûment à faire du thé.

Allées, venues, coups de pincette et coups de soufflet, rien n'a été épargné. J'ai fouetté la crème en mousse, cassé le sucre en dés, coupé le pain menu; j'ai posé ma tasse sur une chaise nappée de blanc; j'ai masqué ma lumière sous une lanterne taillée à jour dans des écorces d'oranges et de grenades, et quand, l'œuvre accomplie, vingt perlettes d'air se sont élancées du fond de la bouilloire, pour me dire dans leur gentil glou-glou : « Bonne bête, l'eau va bouillir; » quand les petites feuilles de thé, déroulées par la vapeur, sont venues tournoyer et nager à la surface de l'eau; quand, enchantée de mon

succès, j'ai ouvert ma fenêtre aux étoiles qui scintillaient dans la nuit comme le rayonnement du regard de Dieu, ma pensée alors est accourue d'elle-même faire sa paix avec son humble servante. Son tour est venu de se montrer aimable et alerte, d'idéaliser les moindres objets, de les animer du reflet chatoyant d'un souvenir ou d'un rêve.

Elle a évoqué d'abord les veillées de famille, cette table ronde, toute frangée de jeunes mères et de beaux enfants, réunis chaque soir pour porter la santé du jour prêt à finir, pour relier dans une étreinte commune le bonheur d'hier au bonheur de demain.

Elle s'est élancée ensuite de la prison, a frôlé de l'aile les cimes ondoyantes des

grands bois de la Corrèze pour aller se reposer un moment sur les cimes regrettées des forêts de Villers-Cotterets. Elle a visité tour à tour chacun des aimés absents, et, revenant s'abattre au coin du feu, elle s'est mise à deviser avec sa bête de ses chères pérégrinations... J'ai profité de ces heures de quiétude pour écrire quelques lettres. Le matin venu, j'ai remis un peu d'ordre dans mon ménage, et j'ai pu m'endormir sans opium, ce qui ne m'était pas arrivé depuis mon départ de Tulle.

J'aime la vieille sagesse un peu radoteuse des vieux proverbes. N'est-ce pas elle qui a dit : « Aide-toi, le ciel t'aidera? »

XII

Les proverbes mentent.... Qu'avais-je besoin aussi de former de nouveaux projets? Ne l'ai-je pas dit cent fois, et faut-il que je le répète encore?... Je ne m'appartient plus ; je vais où va la feuille emportée par l'orage. Détachée de l'arbre avant l'heure, si haut que l'aquilon la pousse, elle retombe bientôt pour se faner et mourir.

Cette après-dînée, comme je rêvais, les yeux ouverts, à la bonne nuit que je m'étais donnée en faisant acte de ferme vouloir et de courage, le directeur est venu

m'apporter une lettre de Tulle qu'il avait reçue pour moi. Le cachet en était brisé, les plis altérés; le papier avait pris cette teinte vulgaire et blafarde des billets de faire part qui ont passé de main en main et sauté à tous les yeux... Pourquoi l'aurais-je ouverte? J'y aurais épelé des mots déjà lus, des pensées déjà commentées... J'y aurais trouvé le spectre d'un souvenir dépouillé de son âme, une ombre sans rayons, un adieu sans larmes...

J'ai pris mes ciseaux, et, pendant que M. Ch... me faisait quelques questions sur ma santé, j'ai coupé ma pauvre lettre en dix, en vingt, en cent petits morceaux...

— Singulière façon de dépouiller sa correspondance! a dit M. Chap... en s'interrompant tout à coup pour fixer ses

yeux sur les miens. Je savais les femmes de Paris sans égales dans l'art d'écrire un billet, je ne savais pas qu'elles fussent sans égales aussi dans l'art de les lire.

— Les femmes de Paris savent distinguer une circulaire d'une lettre. Ce qui s'adresse à tous ne s'adresse pas à elles.

Il y a eu un moment de silence pénible et embarrassé. M. Ch... l'a rompu le premier en disant d'un ton rogue :

— Nous nous comprenons, madame; car, si ma remarque de tout à l'heure voulait amener une explication, votre réponse la provoque. Traitons donc, une fois pour toutes, la question de votre correspondance avec le dehors... En y mettant un peu de soin, j'aurais pu masquer

la consigne qui m'oblige à ouvrir vos lettres, comme toutes celles qui entrent ici ou qui en sortent... Je l'aurais pu; mais si, d'une part, j'aurais rougi de paraître me cacher pour accomplir un devoir de position, d'autre part, j'aurais trouvé indélicat, sous prétexte de vous épargner une douleur, de vous exposer à me livrer vos secrets ou les secrets de vos amis. J'ai donc voulu que vous sachiez que votre correspondance serait lue, et j'espère que vous apprécierez dans son véritable sens ma démarche actuelle et le sentiment qui la dicte.

— Je l'apprécie, monsieur, et, si je souffre de sentir mes chaînes, j'aurais bien plus souffert de votre silence, qui eût changé le texte d'une loi en un rè-

glement de police... J'ai tant besoin de vous estimer et de me confier en vous!

M. Chap... m'a regardée de l'air d'un homme qui se croit habile, parce qu'il soupçonne que toute parole ment et que toute femme qui ne mord pas flatte. Il était évident que ses préventions lui faisaient paraître suspects tous ceux de mes actes ou de mes dires qu'il ne pouvait pas trouver blâmables. Il s'est levé, est allé jusqu'à la fenêtre, et, revenant s'asseoir, il m'a dit tout à coup :

— Comptez-vous écrire souvent, madame? Je ne vous le conseille pas, et M. le préfet, avec lequel je me suis entendu à cet égard, est d'avis que vous restreigniez votre correspondance à vos proches parents et à quelques rares amis, assez mûrs

de caractère pour ne pas vous entretenir dans les illusions funestes dont on vous a bercée jusqu'à ce jour. Il faut que vous le sachiez enfin, les mesures de rigueur qui vous ont atteinte ne sont qu'une suite de sollicitudes imprudentes et exagérées de quelques-uns de vos défenseurs. La société proteste tôt ou tard contre les démonstrations inconsidérées qui semblent la braver en bravant ses lois; je vous conseille donc…

— De ne plus écrire, monsieur?

— Vous me comprenez mal, madame. Je vous conseille d'écrire peu, et surtout de ne rien mettre dans vos lettres qui ne soit de nature à assoupir et à calmer les rancunes que vous et les vôtres gardez

encore trop ouvertement contre le passé. Évitez tout ce qui peut, de près ou de loin, faire allusion à votre procès. Évitez de récriminer contre l'arrêt qui vous frappe et de discuter la loi, qui ne se discute pas. Parlez peu de votre façon d'être ici, et ne parlez pas du tout de votre innocence. L'administration ne peut voir en vous qu'une condamnée ; elle ne peut s'intéresser à votre sort qu'autant que vous serez soumise et résignée aux sacrifices que la loi vous impose. Allez de vous-même audevant d'eux, et mettez votre esprit à vouloir ce que vous ne pouvez empêcher.

— Mon esprit n'entend rien aux calculs, monsieur, et, pour mon malheur, je ne voudrais pas d'un titre qu'il me faudrait mendier à genoux.

— L'orgueil est un dangereux conseiller.

— Et l'hypocrisie un déshonorant auxiliaire... Mais brisons là, monsieur, et permettez-moi de vous demander s'il vous reste quelque chose de plus à me prescrire à propos des lettres.

— Non, madame. Seulement, je vous prierai de faire les retranchements voulus à celles que vous m'avez envoyées ce matin pour M. Tourdonnet et pour votre tuteur. Les voici. J'aurais cru manquer à mes devoirs en les laissant partir.

— Mes lettres d'hier? Ah! monsieur, vous les aurez mal lues. J'étais calme, presque résignée, en les écrivant, et, sauf quelques larmes qui ont pu rouler sous ma

plume, je ne m'y suis pas permis une récrimination, pas une plainte...

— C'est vrai, madame, vous ne vous y plaignez pas; mais d'un bout à l'autre, de la première page à la dernière, vous y protestez de votre innocence; vous demandez à vos amis de vous défendre vivante ou morte; vous leur demandez la vérité, sinon pour vous, du moins pour l'écrire sur votre tombe, vous faites appel à des passions mauvaises; vous défiez, vous outragez la loi. Refaites vos lettres, madame, elles pourront partir encore par le courrier de ce soir.

— Je respecte la loi, monsieur, je respecte mes juges. Je n'attaque et je n'attaquerai jamais que mes accusateurs... Quant à mes lettres, elles ne partiront ni

ce soir ni demain, car je n'écrirai plus... Si j'ai refusé de revêtir la robe infâme, ce n'a pas été pour voiler ma pensée sous les apparences fausses d'un repentir menteur. Si ma conscience doit se taire, je me tairai aussi. Mon silence parlera pour moi.

— La prison porte conseil, a répondu M. Chap... n'usez pas votre courage en luttes inutiles; ne vous brisez pas contre l'*irrévocable*. Ici, ce qui doit être est. Soyez forte de la bonne manière, et croyez, madame, qu'en paraissant agir en tyran j'agis dans votre intérêt sagement entendu.

. . . .

Le directeur sorti, j'ai pieusement ra-

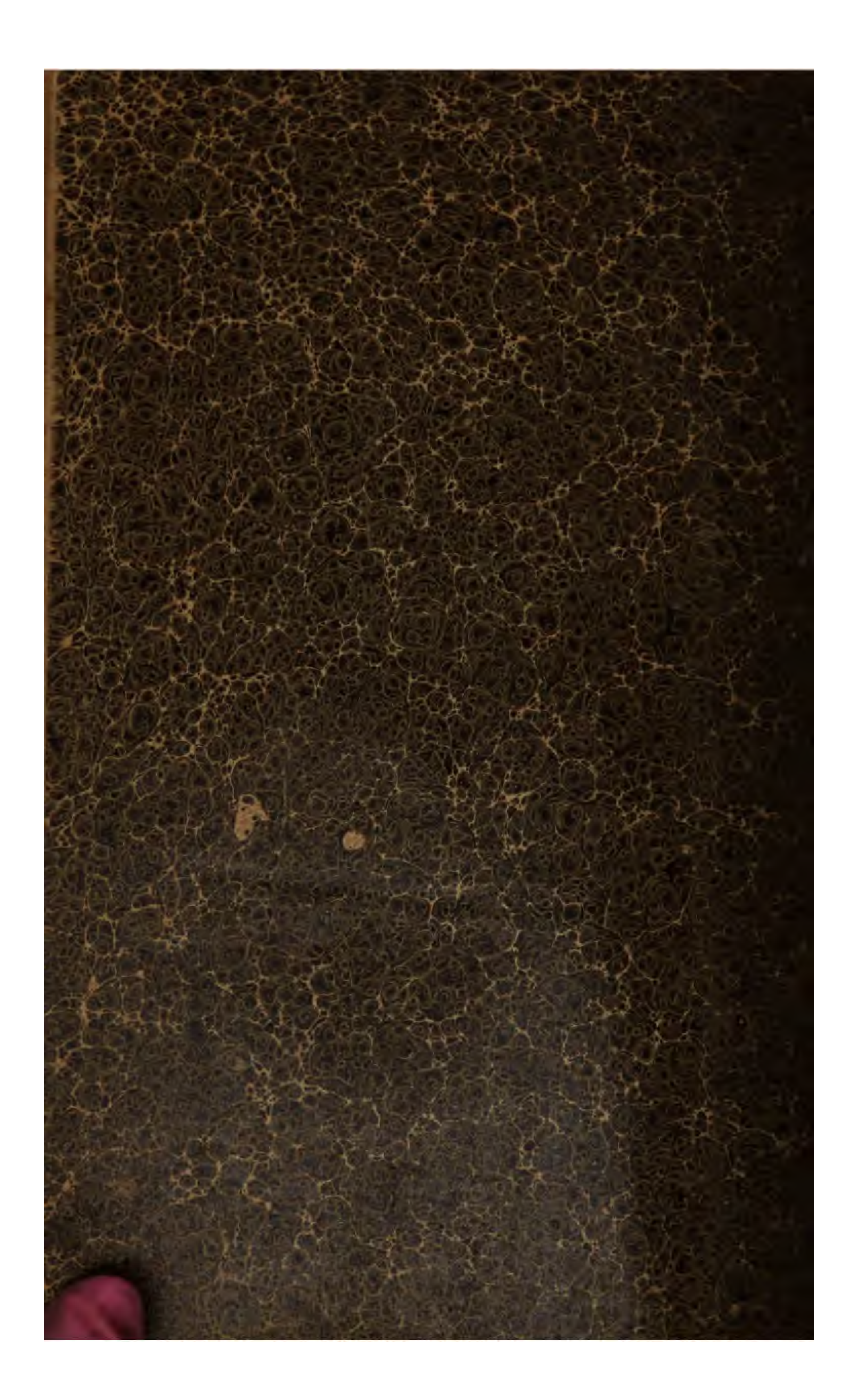
massé les débris de ma pauvre lettre, et, tirant au hasard d'entre les mille parcelles rassemblées dans ma main une phrase, un mot qui pussent m'aider à recomposer une pensée de mes absents ou un de leurs rêves, j'ai lu avec mon âme ce que d'autres n'avaient su lire qu'avec leurs yeux; j'ai réuni ensuite les restes du souvenir mutilé aux pages condamnées de mon souvenir, et, livrant le double butin aux flammes, j'ai tout donné à la mort pour que la mort me rende tout.

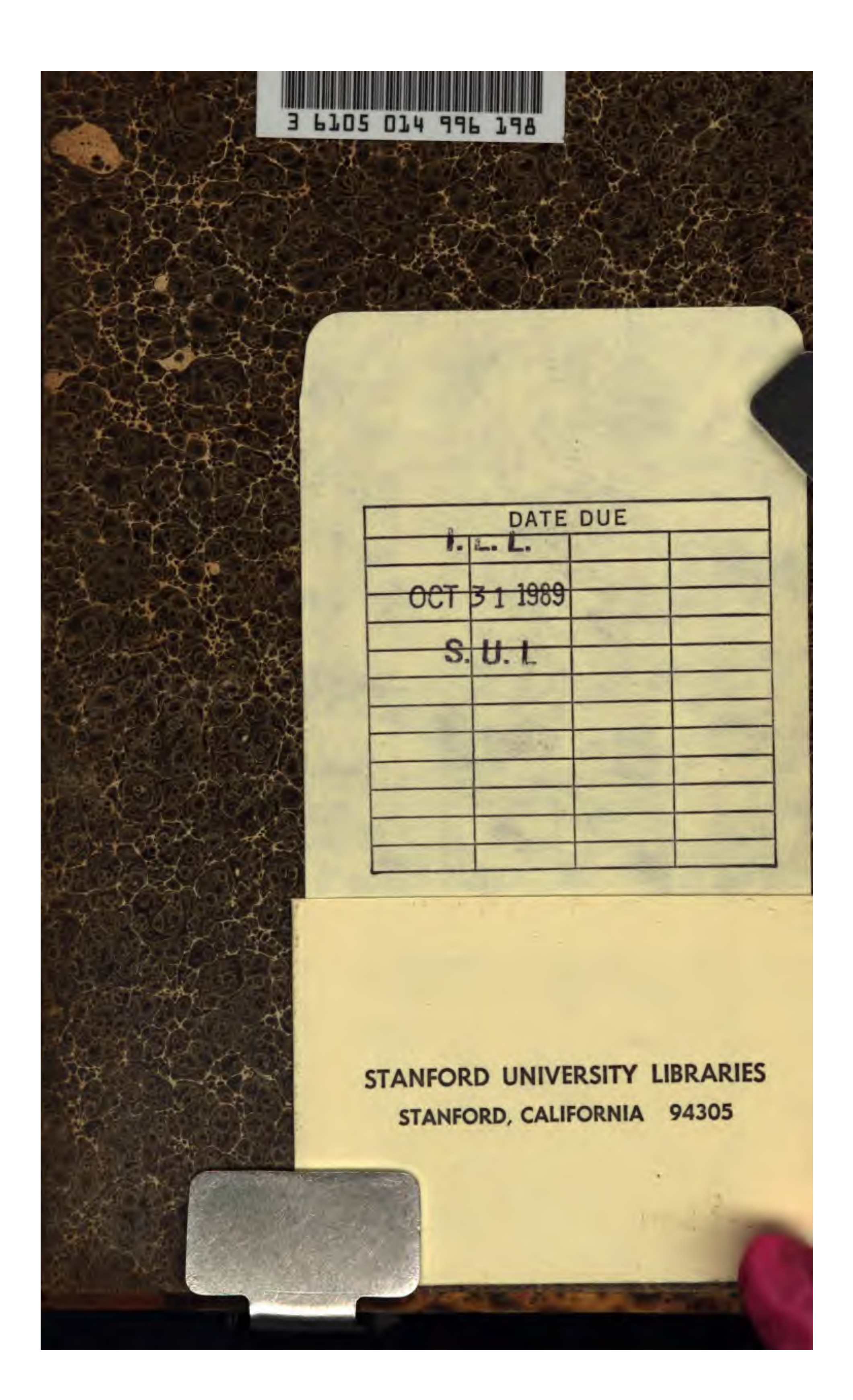
Adieu, mes amis, adieu. Là-bas, à Tulle, je vous disais : A demain!... d'ici, je vous crie : Au ciel!

FIN DU PREMIER VOLUME.

[illegible] une fille [illegible]

Et





3 6105 014 996 198
DATE DUE
I. L. L.
OCT 31 1989
S. U. L.
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA 94305

